

AU

BORD DU TAGE,

PAR

Mlle PAULINE DE FLAUGERGUES



PARIS.

OLIVIER-FULGENCE, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE CASSETTE, N° 8.

1842.

AU BORD DU TAGE.

Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière, n. 5.



Brille, étoile des mers, apparais blanche et belle!

p. 161.

1841.

Brille, étoile des mers, apparais blanche et belle !

p. 161.

AU BORD DU TAGE,

PAR

Mlle PAULINE DE FLAUGERGUES.

Qu'importe que toujours le ciel brille en ces lieux?
Qu'aux feux d'un soleil pur chaque saison renaisse?
Pour l'âme qù'à toute heure un long chagrin oppresse,
Tout est froid, tout est mort, tout est silencieux.

LE FOYER ÉTEINT.

PARIS.
OLIVIER-FULGENCE, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE CASSETTE, N. 8.
1841.

PRÉFACE.

Ces faibles compositions, écrites *au bord du Tage*, obtinrent des encouragemens flatteurs de la part de quelques écrivains portugais qui aiment et cultivent notre langue. Les traductions qu'ils firent de plusieurs de ces poésies, m'attirèrent aussi des témoignages de

l'approbation et de la sympathie que, grâce à eux sans doute, me porta bientôt un public trop bienveillant.

« Je souffrais, je pleurais, on a plaint ma tristesse,
« L'on a pris pour des chants les cris d'un cœur brisé. »

Il est bien difficile de se juger soi-même, j'ai accueilli la même illusion. Elle durait encore, cette illusion, il y a quelques semaines, lorsque j'ai livré à l'impression ces pages mélancoliques; elle est évanouie aujourd'hui. Mes vers et ma prose imprimés me semblent refroidis et décolorés; et c'est avec une juste et bien grande défiance que je les soumets à de nouveaux juges. Mais après tout, de quoi vais-je me préoccuper? Imprimer un ouvrage en France, ce n'est point le publier, lorsque l'auteur est aussi obscur que je le suis. Pour être symétriquement couchés dans ces feuillets immobiles, blancs, froids comme un suaire, ces pauvres enfans de l'exil n'en dormiront que mieux et plus paisiblement. Si jamais ils avaient fait le moindre

bruit dans quelque cercle d'amis bienveillans, on dirait à bon droit à l'auteur :

« Imprimez-les vos vers, et qu'on n'en parle plus » (1).

Je me persuade donc que le blâme ne les dédaignera pas moins que la louange, et, parfaitement rassurée à cet égard, je prends plaisir à penser, que s'il est nul pour le public, ce petit volume, du moins sera lu avec indulgence par un petit nombre de personnes qui ont de l'amitié pour moi, avec attendrissement par celles à qui mon cœur le dédie.

(1) M. de Latouche.

AU BORD DU TAGE.

Qu'importe que toujours le ciel brille en ces lieux
Qu'aux feux d'un soleil pur chaque saison renaisse ?
Pour l'âme qu'à toute heure un long chagrin oppresse,
Tout est froid, tout est mort, tout est silencieux.

LE FOYER ÉTEINT.

LE FOYER ÉTEINT.

Belem, 1836.

Caro è il nome tuo, dolce patria mia.

[illegible]

A ce foyer désert, sans flamme et sans chaleur,
Lorsque je m'assieds solitaire,
Je me dis : c'est bien là l'image de mon cœur
Qui se glace et s'éteint sur la terre étrangère.

Qu'importe que toujours le ciel brille en ces lieux !
Qu'au feu d'un soleil pur chaque saison renaisse !
Pour l'âme qu'à toute heure un long chagrin oppresse,
Tout est froid, tout est mort, tout est silencieux.

Mais non ! un luth caché dans mon sein vibre encore ;
Tel un doux Alcyon gémit sur un écueil,
Tel le cygne en mourant trouve un chant plus sonore ,
Tel souvent le rosier fleurit sur un cercueil.

Comme un ami d'enfance , à mon âme attendrie ,
Ce luth redit les mots qu'enfant je bégayais ,
Me rend le bruit des eaux qu'enfant je côtoyais ,
Et me parle de la patrie !

L'ALCYON AU CAP.

ÉLÉGIE.

*Dédiée à Mademoiselle V. de ***

This is to be alone, this is solitude.

Chante et rase les flots d'une aile paresseuse !
Tel qu'un enfant riant sur sa couche bercé ,
Chante , doux Alcyon , et par l'onde amoureuse ,
Vogue mollement balancé !

Moi , je sens que je touche au terme du voyage.
Quelques douleurs encor : puis la paix du cercueil !
Ne me plains pas ! long-temps sur moi gronda l'orage ;
Mieux vaut dormir au port que trembler sur l'écueil.

Mais , toi ! rase les flots d'une aile paresseuse !
Tel qu'un enfant riant sur sa couche bercé ,
Chante , doux Alcyon , et par l'onde amoureuse ,
Vogue mollement balancé !

Heureux ! tu n'as point fui ta famille chérie ,
Tu n'es point triste et seul par la vague emporté ,
Ton doux nid t'accompagne et toute une patrie
Te suit et vogue à ton côté.

Loin , bien loin , de ma vue est le toit que j'implore ;
Loin , bien loin de mon cœur tout ce qu'il a chéri.
Me sera-t-il donné de voir, d'entendre encore
Un regard , un accent ami ?

Noble fille du ciel , amitié , pure flamme !
Partout où tu n'es point, est le froid du tombeau.....
Eh ! quoi , vivre et mourir sans révéler mon âme !
De ma pensée ardente éteindre le flambeau !....

Quoi! rien qu'un roc muet! rien, rien qu'un sable aride!
Une atmosphère lourde, un ciel tempêtueux!
Plus triste que la nuit, rien que ce jour livide
Qui blesse mes débiles yeux!

S'il était seulement sur ce morne rivage,
Un écho solitaire à ma voix s'éveillant,
Une fleur sans éclat, un arbre sans feuillage,
Si je voyais au ciel un astre vacillant,

Oh! j'aimerais l'écho plaintif, la fleur mourante,
L'étoile qui pâlit et l'arbre foudroyé!
Je leur dirais : « Rendez à mon âme souffrante
« Sympathie et pitié! »

Oui, pitié : car je souffre et respire avec peine,
D'un fardeau meurtrissant mon cœur est oppressé.
Oui, pitié; car je meurs et la mouvante arène
Va, comme un blanc linceul, couvrir mon front glacé!

Je disais : tu passas sur l'onde frémissante ,
De ton aile d'azur à peine l'effleurant.
Ton doux chant répondit à ma voix gémissante
Comme les sons d'un luth entre mes doigts vibrant.

Reviens , réponds encore au cri de ma souffrance !
Tu plais à ma douleur oiseau mélodieux !
Ton chant d'amour me semble un hymne d'espérance
Et ta couleur brillante est la couleur des cieux !

Chante et rase les flots d'un aile paresseuse !
Tel qu'un enfant riant sur sa couche bercé,
Chante , doux Alcyon , et par l'onde amoureuse ,
Vogue mollement balancé !

TRADUCTION

DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE,

PAR M. A. G.

Canta, e co'a ponta d'aza priguiçosa
As águas fere! qual surri de gõsto
Minimo que no berço se acalenta,
Canta, doce Alcyon, e em mar sereno,

Das ondas amimado vai boïando!
Meu termo de viagem se approxima!
Restam magoas — mas logo a paz das campas!
Nem hajas dò de mim, — longa tormenta
Continua me acossou; e eu antes quero
Dormir no porto, que tremer de susto
Sôbre irritado escôlho.

Mas tu! co'a ponta d'aza priguiçosa
As águas fere! qual surri de gôsto
Minino que no berço se acalenta
Canta, doce Alcyon, e em mar sereno,
Das ondas amimado vai boïando.
Mui feliz — nem fugistes á tua gente:
Não corres triste e sò por sôbre as águas!
Que o ninho vai com tigo, e a patria toda
Te segue e boia a o lado!

Longe.... bem longe o lar porque suspiro!
Longe... bem longe o que meu peito anceia!

E ser-me-há dado o ver... scutar ainda...
Olhos... sons... que amo tanto?

Terna amizade, nobre e pura chamma.
Do ceo descida! — onde não te acoitas,
O gêlo do sepulchro lá existe!
E hei-de eu viver.., morrer.., sem da minh' alma
Arcanos revelar!.. da mento o facho
Tem assim de apagar-se!

Que!.. sò penhas! e sò areal deserto!
Um ar pezado, um ceo tempestuoso!
Mais triste do que a noite, — luz do dia
Tao livida, que offende os olhos debeis!
Se n'esta muda praia houvera ao menos
Um écho sò, que a voz me repetisse!
Uma flor murcha... um tronco desfolhado!..
Um sò no ceo, um astro vacillante!
Quam grato me seria esse écho triste —
A flor amortecida; — quanto a estrella

Pallida — e esso tronco ja'lascado!
Dai-me — dissera — dai-me sympathia
Oh! dai-me piedade!

Piedade... sim, porque eu soffro muito,
Respiro a custo, um fardo — e é de morte -
Me opprime o coração — sim, piedade
Porque eu morro, e a area movediça
— Como veo funero — gelada fronte
Me vai cobrir em breve.

Dizia, e tu passaste rente d'agua,
Que roçavas co'as pennas azuladas,
Teu canto respondeu a meus gemidos,
Como som d'alaúde, contra os dedos
Vibrando docemente.

Volta, cantor sonoro, tu me aprazes;
Responde ainda uma vez a meus lamentos.

Teu canto me parece hymno d'esperanças,
Tua brillante côr a côr dos ceos.
Canta, e co'a ponta d'aza priguiçosa
As águas fere! Qual surri de gôsto
Minino que no berço se acalenta,
Canta, doce Alcion, e em mar sereno
Das ondas amimado, vai boïando!

LES TRIBUS EXILÉES.

*Dédié à Mademoiselle V. de **.*

Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?
RACINE.

Sur les monts de Juda, la sauvage gazelle
Bondit. Mais de Juda les enfans dispersés
Errent au loin, traînant les fers de l'infidèle,
Et du sol natal repoussés !

De son immortelle verdure,
Le cèdre avec orgueil étale la beauté,
La rose du Liban s'entr'ouvre, et fraîche et pure,
Lève un front virginal de parfums humecté.

Mais, hélas ! d'Israël les filles désolées
A leurs fronts palissans n'attachent plus de fleurs
Elles marchent échevelées,
Le sable du désert s'humecte de leurs pleurs.

— Malheureuses tribus errantes !
Par un soleil brûlant nos fronts sont dévorés,
Nos poitrines sont haletantes,
Nos genoux chancelans et nos pieds déchirés.

Où donc s'arrêtera notre pénible course?
Pauvres captifs, où donc serons-nous transplantés ?
Sur quelle rive, à quelle source
Laverons-nous enfin nos pieds ensanglantés?

Nous, qui ne devons plus entendre le murmure
Des flots de la patrie, où serons-nous portés?
Rongés par les vautours, par l'impie insultés,
Où blanchiront nos os privés de sépulture?

Quel vent dispersera la cendre des proscrits?
— Les petits oiseaux ont leurs nids,
Sur les rochers l'aigle a son aire,
Le loup sauvage a sa tannière,

L'hôte impur des marais, un lit dans les roseaux,
Le plus chétif insecte, un buisson qui l'abrite.
Mais nous! où reposer notre tête proscrite?
Nous n'avons ni pays, ni temple, ni tombeaux!

STANCES.

« Réveille-toi, ma harpe, et que ta mélodie
« Descende avec la paix dans mon âme engourdie ! »
(BAOUR-LORMIAN, trad. d'Ossian.)

Fille du ciel, brillante poésie !
Tes doux accens endorment mes douleurs.
Viens animer le néant de ma vie !
Dans ce désert viens semer quelques fleurs !
Sois tout pour moi, remplis mon existence ;
De mes chagrins perce la sombre nuit ;
Trompe mon cœur qui sans cesse s'élance
Vers un bonheur qui sans cesse le fuit !

Trompe mon cœur..... trop heureux s'il s'abuse !
Enlève-moi sur ton aile de feu !
De tous les biens que le ciel me refuse,
Qu'un peu de gloire au moins me tienne lieu.
Ah ! qu'ai-je dit et qu'osé-je prétendre ?
Disparaissez, désirs présomptueux !
Lorsqu'au tombeau je suis prête à descendre,
Qu'ai-je besoin d'un laurier fastueux ?

Je chante ; hélas ! comme l'onde murmure,
Sans but, sans art, sans espoir, sans désir :
Ainsi la fleur s'unit à la verdure,
Et se balance au souffle du zéphyr.
Oui, malgré moi, ma secrète pensée
Vient retentir sur mon luth douloureux ;
Elle jaillit de mon âme oppressée,
Comme les pleurs s'échappent de mes yeux.

Par le malheur choisie à mon aurore,
Pour l'oublier je chantais ma douleur.

En expirant, ma voix anime encore
Un luth plaintif, triste écho de mon cœur.
Ce cœur trop tendre osa rêver la gloire,
Mais il regrette une plus douce erreur...
Ah! qu'avec moi s'éteigne ma mémoire,
Mais qu'une fois je chante le bonheur!

Il n'est plus temps. Ma débile paupière
Déjà se ferme à la clarté du jour.
Puissé-je, au moins, ombre errante et légère,
Voler vers lui comme un songe d'amour!
Et, répétés par une voix chérie,
Puissent mes chants un moment l'attendrir!
Un seul regard aurait charmé ma vie,
A ma mémoire il suffit d'un soupir.

SOUVENIRS DE LA PATRIE.

A BORD DE LA ROSE DU TAGE.

ROMANCE.

AIR : Fleuve du Tage.

« Vois ! c'est le Tage. »
Ont dit les matelots,
« Un doux rivage
« Enserre ses doux flots.
« O fille de la lyre,
« Que ce beau lieu t'inspire ! «
— Hélas ! Je dis :
Je rêve à mon pays.

« Jeune étrangère ,
« Ton luth est triste et doux.
« Chante ! naguère
« Ta voix nous charmait tous...
« Ta main erre , distraite ,
« Sur la corde muette;
» L'écho des mers
« Ne dit plus tes concerts. »

— Je vois le Tage
Aux bords inspirateurs.
Je vois la plage
Qu'embaument mille fleurs.
Mais mon âme oppressée
D'une triste pensée
Traîne le poids ,
Et mon luth est sans voix.

En vain cette onde
Comme un miroir d'azur ,

Claire et profonde,
Réfléchit un ciel pur.
Je rêve un ciel plus sombre,
Un vallon rempli d'ombre...
Morne douleur
Ici brise mon cœur.

Je vois mon père
Avec ses blancs cheveux,
Ma tendre mère
Et ses touchans adieux;
Pour mes yeux, pleins de larmes,
Ces lieux n'ont point de charmes,
Ces lieux nouveaux
Si brillans et si beaux.

Il est en France
Un doux et frais vallon;
Au fond s'élance
La tour d'un vieux donjon.

Le mur qui l'environne
De lierre se couronne,
Un clair ruisseau
Coule au pied du coteau.

A cette image,
Mon cœur bat et frémit;
Aux bords du Tage
En vain tout me sourit.
Sur sa rive fleurie
Je pleure une patrie,
Le vieux château
Et les bords du créneau.

ADIEUX A UNE AMIE.

« Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
« Il redira sa plainte; et la troisième aurore,
« Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.

MILLEVOYE.

Oubliez la fleur éphémère
Qu'un jour d'orage fait mourir,
Laissez sur la branche légère,
Languir et triste et solitaire,
L'oiseau qui ne sait que gémir.

Laissez sur la vague perfide,
Flotter sans boussole et sans guide,
L'esquif loin du port égaré;
Qu'il périsse et qu'au gouffre avide,
Nouvelle proie il soit livré!

Allez bien loin de cette plage
Où croissent ronces et chagrins,
Sur un poétique rivage
Où luit un soleil sans nuage
Chercher de plus heureux destins.

Allez, et qu'à votre nacelle,
Le vent soit propice et fidèle;
Le ciel brillant, paisible et pur;
L'aurore toujours rose et belle,
L'air frais et doux, le flot d'azur!

Oubliez que sur cette terre
Que vous voulez fuir sans retour,

Soupire une voix étrangère ;
Que pour vous une humble prière
Au ciel montera chaque jour.

Mais quand brilleront les étoiles,
Si parfois, dans les blanches voiles,
Vous entendez un léger bruit,
Dites : « Son ombre gémissante,
« Comme une brise caressante,
« Est là qui m'appelle et me suit »

Belem, 1837.

A Mlle CHARLOTTE W.

QUI ME PRIAIT DE MONTER MA LYRE EN SA FAVEUR.

Jeune fille blanche et rose,
Belle fleur, d'hier éclose
Sous un soleil clair et doux;
Jeune fille au frais sourire,
A ma gémissante lyre
Ah! dites, que voulez-vous?

L'orage qui l'a mouillée
N'a sur sa corde rouillée,
Laissé qu'un chant douloureux.
Le triste écho qu'elle éveille
Fatiguerait votre oreille
Que berce un refrain joyeux.

Ecoutez sous le feuillage,
Les oiseaux au gai ramage
Que ramène le printemps
Celui qui dans la vallée
Cherche une place isolée
Ne peut vous charmer long-temps.

Dans votre innocente joie,
Tressez la perle et la soie;
Joignez la fleur à la fleur :
Comme vous, au mot de *fête*,
J'ai souvent paré ma tête
Et senti bondir mon cœur.

Mais par l'aquilon touchée ,
Ma pauvre tête est penchée,
Mon cœur gémit oppressé ;
Mon pied me soutient à peine ,
Et dans mes boucles d'ébène ,
Un fil d'argent s'est glissé.......

Jeune fille blanche et rose ,
Belle fleur d'hier éclose
Sous un soleil clair et doux ,
A celle qu'un jour de bise
Avant l'hiver frappe et brise ,
Ah ! dites , que voulez-vous?

CONSOLATION.

*Dédiée à Mademoiselle V. de ****

De la terrasse du Palais de Belem à 11 heures du soir.

Auditam fac mihi manè miseric ordiam
tuam ; quia in te speravi.
Psaume 142.

Le silence descend sur la cité rieuse ,
Des chars retentissans cesse le bruit lointain.
A cette heure il est doux de contempler , rêveuse ,
Le ciel bleu , le vieux cloître et l'océan sans fin ,
Et du phare éloigné la tremblante lumière,
Et le mont que les feux et l'onde ont sillonné ,
Et la tour, sur les eaux dressant sa tête altière
Ainsi qu'un noir géant de foudres couronné.

Il est doux pour un cœur que tout froisse ou délaisse,
De s'écouter lui-même au sein calme des nuits ;
D'entendre cette voix qui nous flatte sans cesse
Et dont l'accent magique endort tous les ennuis.
Cette voix c'est la tienne, ô céleste espérance !
Ange à l'aile brillante, aux yeux toujours sereins !
Souris-moi comme aux jours de mon heureuse enfance
Et console mon âme injuste en ses chagrins !

Terre des orangers ! à ma muse exilée
Long-temps tu n'as paru qu'un sauvage désert,
Sur tes bords inconnus je marchais désolée.
Des langueurs du trépas mon front déjà couvert,
Etait comme la fleur que ton soleil dévore ;
Ton jour blessait mes yeux, ton air brûlait mon cœur.
Les brises de la nuit, le souffle de l'aurore
Ne m'apportaient jamais ni parfums ni fraîcheur.

A mes seuls souvenirs je trouvais quelques charmes.
O Tage poétique ! en voguant sur tes eaux ,

Je me sentais mourir. Mes yeux troublés de larmes
Contemplaient sans plaisir mille mouvans tableaux ;
Mais si mon regard triste, au loin, dans tes campagnes,
Parmi les verts lauriers, les citronniers en fleurs,
Trouvait un chêne, tel que ceux de nos montagnes,
Je sentais tout mon sang remonter vers mon cœur.

Ah! j'avais ce long mal qui ne se peut décrire,
Ce besoin incessant des lieux où l'on n'est pas.
Poids qui brise et meurtrit, dard brûlant qui déchire,
Fantôme qui poursuit, lent et cruel trépas,
Ce long mal de l'exil indicible martyre !
Et cet ennui fatal je le cachais à tous !
Et ma bouche mourante essayait de sourire !
Et nul ne me disait : « Vous souffrez! qu'avez-vous? »

Je n'avais nul ami, mais au Dieu qui console,
Je contai ma douleur, et dis en soupirant :
O mon Dieu, soutiens-moi ! je suis comme le saule
Que l'orage arracha, qu'emporte le torrent.

Je n'espère qu'en toi, c'est toi seul que j'implore,
Seul tu connais ma peine; adoucis, ô Seigneur,
Ce chagrin renfermé dans mon cœur qu'il dévore
Comme au sein de la rose un insecte rongeur.

Et le Dieu qui console entendit ma prière :
A ce brûlant calice où je puisais le fiel,
Il donna les vertus d'un baume salutaire ;
Sa grâce y fit tomber une goutte de miel,
Et de force et de foi je me sentis armée.
Ma faiblesse eut l'appui d'une invisible main;
Si d'épines encor ma route était semée,
Un frais gazon parfois veloutait le chemin.

La fièvre s'éloigna de ma tempe brûlante,
Un songe heureux parfois visita mon sommeil,
Et le saint souvenir de la patrie absente
Vint, moins triste et plus doux, saluer mon réveil,
Je vis encor la fleur s'ouvrir sur la verdure,
L'astre briller aux cieux, l'oiseau fendre les airs ;

Ma voix se ranima pour chanter la nature,
Et mon cœur pour bénir le Dieu de l'univers.

Et j'aime maintenant à laisser sur l'arène,
La trace de mes pas. Des vents brumeux du soir,
J'aspire avec bonheur l'humide et fraîche haleine,
Au pied du cloître antique, il m'est doux de m'asseoir,
J'aime à voir les zéphyrs enfler les blanches voiles
Du navire endormi par le flot caressant;
J'aime à voir ce ciel pur tout scintillant d'étoiles
S'arrondir sur ma tête en dôme éblouissant.

Terre des orangers! beau fleuve! et toi, Lisbonne,
Qu'il presse avec amour de ses flots azurés;
De ses bords enchantés gracieuse couronne?
Collines! sombres tours! temples! palais dorés!
Frais jardins! oliviers au vert mélancolique!
Port superbe et couvert de vaisseaux orgueilleux!
Ah! qui n'admirerait votre aspect fantastique
Qu'éclaire de la nuit l'astre mystérieux?

A M. MONTEIL,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES FRANÇAIS DE DIVERS ÉTATS,

En lui offrant un exemplaire de la violette d'or.

O maître Paul ! maître en l'art de bien dire,
Vos frais tableaux ont don de me charmer.
Docte et naïf, heureux qui sait instruire
En nous plaisant et se faisant aimer !
Votre Clio tient un burin magique
Qui tout anime ; et vos savans portraits
Ont je ne sais quelle grâce gothique
Qui ne s'imite et passe tous attraits.

Jeunes, brillans, pleins de force et de vie,
Les temps passés se lèvent à sa voix,
Vêtus de fer, drapés de poésie,
Avec leurs mœurs, avec leurs vieilles lois,
O maître Paul! maître en l'art de bien dire,
Que n'ai-je, hélas! que n'ai-je à vous offrir
Un beau laurier digne de votre lyre,
  Et que rien ne puisse flétrir!
J'ai pour tout bien une humble violette;
Acceptez-la, Paul, et daignez unir
  Aux nobles palmes du poète
  La douce fleur du souvenir!

A MADAME VITOUX.

Par la mort, pour nous rien ne tombe
Dans ce néant cher aux pervers.
CASTILHO.

Ame, sœur de mon âme! ô toi qu'en vain j'appelle,
Qu'en vain je cherche, eh quoi! tu ne me réponds plus!
Viens, dis-moi tes regrets, ta tristesse éternelle,
Tes beaux jours assombris, tes plus doux vœux déçus!

Viens, je sens tes douleurs et mon cœur les partage;
Comme toi j'ai souffert, comme toi j'ai pleuré;
Et comme toi, pliant au premier vent d'orage,
Sans force, au désespoir tout mon cœur s'est livré.

Et ma bouche osa dire, au toucher du calice
Qu'à peine elle avait effleuré :
Qu'il est amer, Seigneur, le fiel de ta justice !
Dieu, que ton glaive est acéré !

Et je voulais mourir, sans pitié pour ma mère !
Pour ceux qui me gardaient une sainte amitié.
Ma mère... elle pria .. fléchi par sa prière,
Dieu de mon délire eut pitié.

Dieu dans mon cœur éteint ranima l'espérance.
Il peut sur le granit faire germer les fleurs,
Sa main blesse et guérit, afflige et récompense
En céleste rosée il peut changer nos pleurs.

Il dessilla mes yeux, il me montra ma voie.
Embrassant le fardeau que j'allais rejeter,
Je lui dis : ô mon Dieu, ce faix que tu m'envoie,
Que ta grâce l'allège ou m'aide à le porter !

Et puis, je pris ma croix d'une main courageuse.
En baisant les tombeaux, je regardais les cieux;
Et paisible, je vis, sur ma nef orageuse,
Passer en mugissant les flots tumultueux.

Et ma lèvre brûlante épuisa le calice;
Et je dis à mon cœur moulu par la douleur :
Sois le froment de Dieu, l'autel du sacrifice,
L'or que sa main épure au creuset du malheur.

Et je ne craignis point de m'appuyer, tremblante,
Quand mes pas chancelaient, au bras de l'amitié;
Et je ne fuyais point quand sa voix consolante
Me disait : de tes maux, donne-moi la moitié!

Amie, ah! comme moi permets à l'espérance
De visiter ton cœur navré!
Pense au retour, amie, et non pas à l'absence,
Au-delà des écueils, vois le port désiré!

Ah ! cesse de pleurer la jeune âme envolée ,
Frais bouton que la terre eût peut-être flétri ;
Fleur qu'un regard d'amour a vers Dieu rappelée ,
Doux fruit qu'un seul matin pour le ciel a mûri.

Heureux ceux que la mort soustrait , jeunes encore ,
Aux humaines douleurs !
D'un jour triste ils n'ont vu que la riante aurore ;
Partis avant l'hiver, ils n'ont vu que les fleurs.

Leur esquif ne s'est point éloigné du rivage ;
Pour eux le vent fut doux , l'Océan calme et pur
Et , rentrés dans le port long-temps avant l'orage ,
Au ciel , comme sur l'onde , ils n'ont vu que l'azur.

Regarde en haut ! c'est trop attacher à la terre
Tes regards maternels.
La vois-tu , cette enfant à tes regrets si chère ,
Se mêler aux chœurs éternels ?

Sans souiller ici-bas son aile dans la fange,
Sans entendre un pénible adieu,
Un jour elle passa, doux et blond petit ange,
De tes bras, dans les bras de Dieu.

D'un bonheur immortel vois son front qui rayonne,
Et calme ton cœur éperdu !
Ah ! sois juste et bénis ce Dieu qui la couronne
Sans avoir combattu !

C'est elle qui te dit : ne pleure pas, ma mère,
Sois heureuse de mon bonheur ;
Vois comme je me joue en des flots de lumière
Parmi les anges du Seigneur !

Mais dans ce ciel si beau dont je goûte les charmes.
Souvent je t'entends soupirer ;
Si l'on pleurait ici, je verserais des larmes,
Ma mère, en te voyant pleurer.

LEILA,

OU

L'ORPHELINE DE GRENADE.

Où s'adressent tes pas, malheureuse orpheline?
Pose ton luth... vois ce tertre sanglant!
Une croix le protège, un glaive le domine.
Enfant, c'est là qu'il dort le guerrier castillan.
Jamais, hélas! tu n'as connu ta mère;
Et maintenant, ô Leïla,
Ton seul ami, ton tendre père
Est couché là.

Les roses, l'oranger ceignent ta chevelure!...
O pauvre enfant, cherche un voile de deuil.
Écarte de ton front cette fraîche parure,
Dépose ta guirlande au pied de ce cercueil;
Et que tes pleurs mouillent la froide pierre;
Oui, pleure, pauvre Leïla;
Ton seul ami, ton tendre père
Est couché là.

Détache de ton cou cette chaîne brillante,
Bijou royal conquis par un héros.
Ton père, à son retour, de sa main triomphante,
Aimait à te parer de ces riches joyaux.
Mais il n'est plus, hélas! et sur la terre,
Tu restes seule, ô Leïla;
Ce noble ami, ce tendre père
Est couché là.

Où vas-tu? Vers le temple en vain tu t'achemines.
N'as-tu pas vu crouler son toit fumant?

O pauvre fleur éclose au milieu des ruines,
Pour abri tu n'as plus que ce froid monument.
Offre à ton Dieu tes pleurs et ta prière;
Lui seul t'écoute, ô Leïla;
Parle à ton Dieu, puisque ton père
Est couché là.

PALMINA,

OU

LA HARPE MAGIQUE.

Légende irlandaise.

« Elle était pâle à marbre, et pourtant une grâce
« inconnue animait sa démarche et son port. »
M. A*** DE C***

La lune se lève douce et belle sur une voûte de saphir. Elle se dégage lentement des vapeurs qui la voilaient, comme une jeune vierge de l'Ultonie écarte de dessus son front d'ivoire les ondes brillantes de ses cheveux dorés.

La lune se lève douce et belle, et sa lumière vient argenter la surface du lac d'azur.

Ecoutez ! On dirait que sensibles au sourire de la reine des nuits, les ondes trouvent une voix pour célébrer son règne mystérieux. Quelle mélodie inconnue s'élève du sein du lac? plus douce que les soupirs de la brise sur la fleur nouvelle éclose, plus ravissante que les chants du rossignol aux premiers transports de ses amours, cette mélodie n'a rien de terrestre.

Mais voilà que les cercles d'une écume neigeuse tournoient, étincellent, se brisent.... Les esprits des eaux apparaissent sur la surface du lac d'azur.

C'est une foule riante d'êtres enchanteurs. Ils sont nés, ces génies charmans, de la substance éthérée qui colore le ciel du matin et de celle dont est formé le tissu délicat des fleurs. Les uns secouent, en se jouant, leur chevelure embaumée. D'autres se balancent sur leurs ailes humides, ou mollement s'appuient sur un sceptre de rosée. Il en est qui portent dans leurs bras de ces écailles arrondies où murmurent les brises marines et qui donnèrent aux humains la première idée de la lyre.

Mais il a passé le chœur mélodieux.... Des sons plus graves montent du sein des eaux profondes. Il

paraît le redoutable guerrier du lac magique. Il sort de son humide palais et se montre resplendissant sur son coursier blanc de neige et sous une triple armure de lumière. Ses traits sont pleins de beauté, mais ce n'est point une beauté vivante; les douleurs de la vie ne laissent point ce calme sublime. Le chef du lac magique est beau comme les paisibles esprits de la tombe, comme les ombres héroïques qu'ont divinisées les chants du barde et qui planent radieuses, admises au palais de nuages. Auprès du guerrier mystérieux, est une jeune vierge aussi blanche que le lys, aussi légère que l'écume brillante qui bouillonne à ses pieds. Ses joues semblent formées de la neige la plus pure, nouvellement tombée sur les Alpes inaccessibles. Ses yeux ne sont point comme ceux de ses compagnes, bleus, distraits et rians. Ils sont noirs, et dans leurs regards baissés perce une flamme timide et combattue. Ses cheveux n'offrent point les reflets de l'or; mais ils tombent en tresses onduleuses dont le lustre sombre rappelle le fruit bronzé du marronnier. Sur les lèvres de cette fée, erre un sourire triste et tendre qui trahit une origine mortelle. Elle est à côté du guerrier mys-

térieux, elle lève parfois sur lui un regard plein d'amour et de douleur.

Bientôt les génies du lac disparurent. Voici ce qu'on me raconta dans un hameau voisin.

Dernier rejeton d'une famille illustre, orpheline presqu'en naissant, Palmina vivait ignorée dans la tour ruinée de ses aïeux. Souvent elle allait visiter les bons laboureurs du hameau, et les plus vieux lui racontaient la gloire de ses ancêtres, parmi lesquels on comptait Ulin, le premier des bardes d'Erin, Ulin qu'on avait appelé la voix du ciel, tant ses chants étaient sublimes. La harpe d'Ulin décernait l'immortalité aux braves. Tantôt elle avait des sons empruntés aux torrens et aux tempêtes pour exciter les guerriers aux combats. Tantôt elle exhalait des accens aussi doux que ceux du ramier et de l'amoureuse fauvette. Chacune de ses cordes avait une vertu différente. L'une guérissait la mélancolie; une autre plus puissante, pouvait par ses sons ravissans chasser du cœur la colère, la jalousie et toutes les passions haineuses et cruelles. Une autre apaisait les transports douloureux de la fièvre et ranimait les forces du guer-

rier épuisées par des fatigues ou des blessures. Ainsi parlaient les bons villageois. Le cœur de Palmina tressaillait à ces récits. On l'aimait la douce Palmina; on la plaignait la pauvre orpheline.

Elle aussi, savait calmer les peines et les douleurs. Quand une fièvre contagieuse désolait les hameaux de l'Ultonie (1), Palmina volait partout où le fléau avait pénétré. Par des paroles consolantes, elle inspirait à ceux qui souffraient le courage et la résignation. Elle connaissait la vertu des plantes salutaires. Plus agile qu'un jeune chevreuil, elle allait les chercher sur les montagnes et les apportait avec joie à ceux que leur suc bienfaisant devait guérir.

Mais sur le front de la jeune vierge, régnait une indéfinissable mélancolie. Elle pensait à ceux qui lui avaient donné l'être et dont ses yeux n'avaient jamais contemplé les traits, à sa mère dont elle n'avait jamais reçu les caresses.

Seule, au fond de la vieille tour, quelquefois d'une main timide, elle effleurait la harpe d'Ulin, suspendue dans la salle d'armes, au milieu des antiques boucliers

(1) Partie de l'Irlande.

et des dépouilles des hôtes des forêts. Quelquefois elle allait rêver sur les bords du lac d'azur, et sa voix faible, mais douce, s'unissait au murmure des brises de la nuit. Elle chantait :

Jeune rose, amour du Zéphyr,
Que ses baisers ont embellie,
Hier, sur ta tige affaiblie,
Tu languissais prête à mourir.
Souffle d'amour t'a ranimée,
Pour ne vivre, hélas ! qu'un matin ;
Un matin tu seras aimée ;
Ne déplore pas ton destin !

Je vois s'accumuler des jours
Que n'embellit point l'espérance ;
De mon inutile existence,
Je vois se prolonger le cours.
Toi que l'amour a ranimée
Pour ne vivre, hélas ! qu'un matin,

Toi qui fus un moment aimée,
Ne déplore pas ton destin!

Tu meurs, Zéphyr te cherche en vain;
Tu meurs... hélas! je vis encore!
Pauvre fleur, tu venais d'éclore;
Moi, j'ai langui dans le chagrin.
Souffle d'amour t'a ranimée
Pour ne vivre, hélas! qu'un matin,
Mais un moment tu fus aimée;
Rose, il fut heureux ton destin!

Palmina chantait encore.... Elle croit entendre un soupir douloureux. Elle écoute... Serait-ce le bruissement des feuilles? Non; des gémissemens, des plaintes; articulés par une voix humaine, sortent de l'épaisseur de la forêt. Le jour baisse et la forêt est noire. Mais nulle terreur n'arrête la fille des héros. Elle pénètre dans le bois sombre. Elle voit couché au pied d'un chêne, un guerrrier qui semble mortellement

blessé. Sa cuirasse a été brisée sur son sein d'où le sang s'échappe à grands flots. Une effrayante pâleur s'étend sur son front, pourtant il respire encore. Muette de douleur et de pitié, le visage couvert de pleurs, Palmina prodigue à l'étranger des soins qui le rappellent à la vie. En frémissant de crainte, mais cependant avec une merveilleuse adresse, elle écarte les débris de l'armure, et se sert pour bander la blessure, du voile qu'elle a détaché de son front. L'inconnu a rouvert les yeux. Par un long et doux regard, il remercie celle qui pleure ainsi pour lui; puis, d'un geste languissant, il désigne un cor de chasse suspendu à son bras. Palmina tire un son aigu de l'instrument guerrier. Des serviteurs accourent. L'étranger porté dans leurs bras est bientôt dans l'antique château d'Ulin. Qui pourrait dire les soins, les espérances, les terreurs de Palmina? et les longues heures qu'elle passa près du lit de douleur de l'étranger? Il guérit enfin, le jeune guerrier. Il rendit grâce à l'orpheline. Il lui raconta son histoire, et comment de lâches assassins l'avaient séparé de sa suite et frappé dans la forêt. Puis, il lui dit : filles des Bardes, adieu!

Je suis né sur les rives d'Inistore. Là, m'attend mon épouse chérie ; la blonde Zulmaly. Adieu, fille des Bardes! ma Zulmaly bénira celle qui lui a conservé un époux. Il dit, et s'élance sur un coursier, et part, et s'enfuit impatient de rejoindre sa bien-aimée. Réjouissons-nous, dit Palmina, de ce que l'aimable chef d'Inistore va revoir son épouse chérie. Oui, noble étranger, sois heureux ! Au fond de ma tour solitaire, je me réjouirai de ton bonheur.

C'est ainsi que parle ta bouche, jeune infortunée ; mais ton cœur est près de se briser, un soupir d'agonie soulève ton sein. Tes joues si pâles se couvrent d'une rougeur soudaine comme le sang qui jaillit d'une blessure. Des larmes qui brûlent coulent lentement de tes yeux ... Mais, ô terreur ! le son du cor se fait entendre... C'est un son d'alarme. Palmina s'élance, court éperdue. Elle entend le cliquetis du fer. Elle vole de ce côté et gravit un rocher qui s'élève au bord du lac et domine au loin la rive. Palmina?... Elle frémit. Elle voit le chef d'Inistore assailli par deux brigands ; deux autres sont étendus sans vie sur le corps inanimé de son écuyer. Palmina remplit l'air de ses

cris. On accourt trop tard, hélas! — Le héros a terrassé un de ses ennemis, mais il tombe atteint d'un coup mortel. Il tombe... Palmina sur le rocher demeure un instant immobile et glacée. Soudain ses deux bras étendus semblent les deux blanches ailes d'un cygne qui s'envole. Elle se précipite; son voile flotte dans l'air... sur le lac... Les ondes l'ont engloutie. La surface azurée du lac se remontre unie et paisible.

La nuit suivante, on vit, au milieu des génies des ondes, un guerrier au front imposant, à l'air noble et fier, à la blanche armure; et à ses côtés une jeune vierge qui attachait sur lui un regard plein d'amour et de tristesse. Tous les soirs, à la dixième heure, ils reparaissent depuis ce temps.

L'antique tour d'Ulin est encore debout. Mais la harpe du barde n'est plus suspendue, comme jadis, dans la salle d'armes, au milieu des boucliers, des lances rouillées et des trophées conquis par les chasseurs. Nulle main mortelle ne l'en a détachée, et pourtant elle n'est plus en ce lieu. Et les sons qui chaque soir, à la dixième heure, s'élèvent du sein du lac,

sont mélodieux et ravissans comme ceux de l'antique harpe.

Il est dans l'Ultonie, des lieux dangereux que le voyageur évite avec soin, parce qu'ils sont hantés par des mauvais génies ou des fées malicieuses. Mais les apparitions du lac d'azur n'inspirent aucune terreur.

On dit que, presque aussi puissans que ceux de la harpe d'Ulin, les sons harmonieux qui chaque soir sortent du sein des ondes, calment la jalousie, la haine et toutes les passions cruelles; qu'ils apaisent les transports délirans de la fièvre, qu'ils guérissent ou du moins adoucissent, les peines secrètes du cœur.

Et ceux qui languissent et souffrent d'amour, invoquent Palmina, la bonne fée du lac magique.

PRIÈRE D'UN PETIT NÈGRE

NOUVELLEMENT BAPTISÉ.

« Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage »
RACINE.

Jésus, ô bon Jésus, exaucez ma prière!
Hélas! le petit noir ignore votre loi;
Mais il sait que, du pauvre honorant la misère,
Vous avez, comme lui, souffert sur cette terre.
Je souffre et vous implore avec amour et foi;
O bon Jésus, protégez-moi!

Tout jeune on m'apporta sur cette plage ardente,
Où d'un maître cruel je suis la dure loi.
On rit lorsque j'appelle en vain ma mère absente.
Mon faible corps s'épuise et mon âme souffrante
Cherche en vain pour l'aimer quelqu'un autour de soi;
Voyez mon abandon, Jésus, protégez-moi!

Jamais un mot d'amour, un bienveillant sourire.
L'enfant du blanc me dit : « va, noir, retire-toi! »
De longs jours de travail, des nuits d'affreux délire,
Hélas! pas un moment de trève à mon martyre;
Toujours nouveau labeur, toujours nouvel effroi ;
C'est trop pour un enfant! Jésus, protégez-moi!

Parmi les hommes blancs, au fils de la savane,
Un seul d'une voix tendre, a dit : « console-toi,
« Mon fils! Dieu te rendra ta mère et ta cabane,
« L'arbre de ta forêt, la rampante liane.
« A tes frères un jour tu porteras sa loi. »
Hâtez, hâtez ce jour! Jésus, protégez-moi!

Celui qui m'adressa cette parole amie,
Qui jamais au captif ne dit : « retire-toi ! »
Ce bon blanc dont la voix console et fortifie,
Qui plaint notre malheur et pour nous pleure et prie,
C'est le ministre saint de votre sainte loi ;
Oh ! pour l'amour de lui, Jésus, protégez-moi !

Jésus, ô bon Jésus, exaucez ma prière !
Le petit noir ignore encore votre loi ;
Mais il sait que, du pauvre honorant la misère,
Vous avez, comme lui, souffert sur cette terre.
Je souffre et vous implore avec amour et foi ;
O bon Jésus, protégez-moi !

VERS ECRITS DANS UN ALBUM.

Comme un vague contour fuyant dans le nuage,
Une empreinte laissée au sable du rivage,
Un son qui vibre et meurt dans les airs balancé
Nous rappellent parfois d'autres lieux, un autre âge;
Ainsi puisse mon nom, sur ce vélin tracé,
Te rappeler les jours passés sur cette plage!
Oh! qu'à tes yeux distraits s'offre au moins une image,
Vague et telle qu'un songe au réveil effacé!

A MONSIEUR A. G.

SUR SON POÈME DE CAMOENS.

Du chantre de Gama, chantre mélodieux,
Que ta voix a d'éclat! que ton luth est sublime!
Sans doute à tes accens, tressaille et se ranime
Consolé, radieux,
Le barde méconnu, d'un siècle ingrat, victime,
Le grand homme vengé par tes chants glorieux.

Dis, quand la nuit endort les vains bruits de la terre,
Dans le temple désert as-tu porté des vœux?
Du tombeau délaissé la lourde et froide pierre
S'ouvrit-elle à tes yeux?
Un chant sublime et doux, grave et mystérieux
Soudain, a-t-il vibré dans la nef solitaire?

Un souffle a-t-il passé comme un éclair brûlant
Sur ton front pàlissant d'une terreur divine!
As-tu senti, dis-moi, haleter ta poitrine!
Fuir ton genou tremblant!
As-tu, comme celui qu'un songe ardent fascine,
Vu des feux se croiser dans l'air étincelant!

Est-il venu vers toi sur la nuée ombreuse?
Sur le char embrasé qui porte le soleil?
Ou dans la sainte horreur de la nuit ténébreuse,
Quand fuyant le sommeil,
Tu chantais, attendant l'aurore au front vermeil,
Ou suivant dans son cours l'étoile lumineuse?

Planez d'un vol égal aux séjours éthérés
Aigles ! allez de front sur vos ailes géantes !
Dites vos fiers aïeux au noir cap des tourmentes ;
Bardes, vos chants sacrés
S'envoleront plus loin que leurs nefs triomphantes,
Ces nefs qu'un Dieu porta sur les flots azurés ?

Astres d'un même ciel, vos harpes immortelles
Eclairent ces beaux lieux comme un phare éclatant ;
Des fabuleux gémeaux, tels les astres fidèles
Brillent au firmament.
Vos fronts sont couronnés de palmes fraternelles,
Même encens vous est dû, même autel vous attend !

FRAGMENT ÉCRIT A CINTRA.

Dédié à mes amis absens.

« Cintra e doce o gemer de tuas agoas,
« E solemne o cantar de tuas matas,
« E geme um hymno antigo como a mundo
« Que se huve em tuas serras.
GRANDE.

I.

LE CHATEAU DES MAURES.

Monts qui sourcillez dans les nues,
Monts au front chauve et menaçant,
Que j'aime à voir vos cimes nues,
Teintes des derniers feux du soleil pâlissant !

Déjà, voilés d'une ombre obscure,
Bercés par les doux bruits des eaux,
A vos pieds ces rians hameaux
Dorment enveloppés d'un rideau de verdure.

Quels ravissans tableaux déroulés à mes yeux!
J'aime ces pics brisés en noire dentelure
Et ces chênes altiers, du mont riche ceinture,
Sombre manteau jeté sur ses flancs caverneux!

Et le pin s'élançant de la roche anguleuse,
Panache verdoyant qu'agite l'aquilon,
Et le saule éploré, dans le creux du vallon,
Balançant sur les eaux sa tête gracieuse;

Et ces brillantes fleurs, ces cysthes odorans,
Qui sur le velours des prairies,
Eblouissantes broderies,
Mêlent le pourpre et l'or de leurs boutons naissans.

Et sur le haut plateau les vieilles tours mauresques
Dont l'arbre aux longs rameaux couvre les arabesques ;
Nobles débris peuplés par la tradition
Qui sait parer l'histoire avec la fiction !

Muse des vieux récits, des riantes féeries !
Nous reviendrons peut-être errer sous ces arceaux ;
Rêver d'amour, de gloire et de chevalerie,
Ouïr le vent des nuits sifflant dans les créneaux.

Tu me diras les preux et leurs grands coups de lance,
Les vengeurs de la croix, les guerriers musulmans,
Et le royal captif et sa longue souffrance,
Et la blanche odalisque et les noirs nécromans.

Monts altiers ! frais vallons ! Cintra, belle retraite,
Qu'il doit t'aimer celui qui naquit en ton sein !
Mais moi, partout j'appelle et partout je regrette
Un bord cher et lointain.

Mon cœur peut un instant s'enivrer de tes charmes,
Mais non se détacher de mon premier séjour,
Mon rapide sourire est noyé dans mes larmes ;
On n'a qu'une patrie, une mère, un amour !

Devant un souvenir, ces beaux lieux se flétrissent.....
Mais sur l'étroit sentier les ombres s'épaississent,
Le ciel s'est abaissé, l'horizon s'est restreint,
Du roc qu'il embrasait, le jour fuit et s'éteint.

A cette heure pensive où s'endort la nature,
Quand la nuit jette aux cieux ses voiles de saphirs
Quand le saule, agitant sa pâle chevelure,
A la brise du soir répond par des soupirs,

Lorsque du doux ramier la compagne sauvage
Au fond des bois émus, gémit plus tendrement,
Fontaine des amours, fontaine au frais rivage,
Vers toi je reviens lentement !

Que ton cristal est pur, ta rive parfumée,
Ton murmure mélodieux!
Que d'ombre et de fraîcheur! Sur la mousse embaumée
Qu'il est doux d'imprimer son pas silencieux!

Onde chère au malheur, chère à la rêverie,
Tu sembles murmurer les noms qu'aime le cœur.
Ton bruit plaintif émeut comme une voix qui prie,
Comme un chant grave et doux qui berce la douleur.

Tu ranimes les fleurs, la verdure flétrie,
L'oiseau qui sur tes bords s'abat faible et mourant;
Ranime aussi ma frêle vie,
Apaise ce cœur délirant!

Vains et profanes vœux! l'onde immortelle et pure
Qui seule peut des cœurs amortir la blessure,
Seule étancher ma soif, seule combler mes vœux,
Elle ne coule point en ces terrestres lieux.

Fais la jaillir, mon Dieu, pour l'âme que dévore
Cette soif d'un bonheur qui n'est point d'ici-bas!
Toujours, partout, sans fin, mon cœur navré t'implore;
Il souffre et te bénit; ne le rejette pas!

II.

LE COUVENT DE LIÈGE.

Là-bas, sur ces côteaux, où la roche sauvage
De verdoyans lauriers et de chênes s'ombrage,
Où de buis entourée, une humble croix surgit,
Où le liège s'étend sur l'aride granit.

Voilé d'ombre et de paix, on aperçoit l'asile
Où des amis de Dieu la vie humble et tranquille,
Les jours pauvres et pénitens,
Coulent simples et purs, libres d'inquiétudes,
Comme un fleuve qui roule au sein des solitudes,
L'azur de ses flots transparens.

Aux flancs béans du mont, dominant la tempête,
Voyez la grotte obscure où dort l'anachorète,
Comme l'aigle en son aire aux rochers suspendu !...
Là, nul bruit d'ici-bas, des saints n'est entendu.

Approchons. Ouvrez-vous, ô rustique retraite,
Ouvrez-vous ! C'est le jour d'allégresse et de fête
Où de gais pélerins le couvent visité,
Présente à tous le pain de l'hospitalité.

Frères, le temple agreste aujourd'hui doit paraître
Dans tout l'humble appareil de sa pompe champêtre :
Parfums de l'encensoir, bruit de l'airain sacré,
Hâtez-vous de monter vers le ciel azuré !

Prêtres saints, bénissez la foule prosternée !
Parais au milieu d'eux, toi leur chef vénéré !
Viens de tes cent hivers la tête couronnée,
Avec tes yeux éteints et ton front inspiré !

Mais quoi! Tout est désert, muet comme la tombe !
Plus d'encens, plus d'autel, plus d'hymnes au seigneur ;
Rien que le filet d'eau qui murmure et qui tombe
Dans le bassin de mousse, où surnage une fleur !

. . . .
. . . .

On voit encore épars dans l'antre au sol humide
Les débris de la croix de larmes arrosés;
On voit les durs cailloux par les genoux usés....
C'est là qu'ils avaient fui loin d'un monde perfide.

Pour oublier la vie et méditer la mort,
Là, s'arrêtant une heure avant d'entrer au port,
Ils jetaient un regard sur nos longues misères
Puis, frappant leur poitrine, ils priaient pour leurs frères.

. . . .
. . . .

Mais l'humble cénobite
D'une terre maudite ,
En vain s'est écarté ;

En vain contre la foule ,
Flot qui tonne et qui roule ,
Son front s'est abrité.

L'ouragan dans sa rage ,
Souffla sur ce rivage ;
Il a tout emporté !

III.

Mais moi , j'aime à rêver sur la sainte ruine ;
Je gémis avec vous , brises de la colline !
Mêlant à vos soupirs un chant religieux ,
Je me plais , et m'égare et m'oublie en ces lieux

Grand Dieu ! quand de tes saints je pleure ici l'absence,
Je te trouve : mon cœur a senti ta présence.
Tout me redit ton nom ; le mont, l'antre béant...
Oui, ton immensité plane sur ce néant !

❧

L'arbre tombe aussi bien que la feuille séchée,
Et de débris divers cette enceinte est jonchée ;
J'y foule le palais, l'ermitage des bois,
La houlette du pâtre et le sceptre des rois !

Salut modeste croix qu'un apôtre a touchée !
Salut d'Honorius, tombe aux regards cachée !
Salut nom révéré ! touchante inscription,
Que tu fais en mon cœur naître d'émotion !

Les bras tendus au ciel, en te lisant, on pleure ;
Cette fosse où l'on entre en rampant sur le seuil
Où l'œil à peine voit la place d'un cercueil
Trente ans, divin martyr, elle fut ta demeure ;

Trente ans, tu louas Dieu du fond de ce tombeau,
Holocauste éternel, ardent et pur flambeau,
L'amour en longs soupirs s'élançait de ton âme,
Comme d'un saint foyer, partent des jets de flamme.

Salut, enclos désert, et vous cloche sans voix!
Echos qui m'apportez les chants lointains du pâtre!
Clair ruisseau qui bondis de la brèche grisâtre!
Graminée attachée en festons sur les toits!

Salut vaste horizon que l'Océan termine!
Rivage au sable d'or où le flot vient mourir!
Rochers de l'Occident qu'un ciel de feu domine!
Ondoyantes forêts qu'au loin j'entends frémir!

Monts altiers! frais vallons! belle et calme retraite!
Douce splendeur du soir! divine horreur des bois!
Présens de l'éternel, saint amour du poète,
Vous que j'ose chanter avec ma faible voix,

Eveillez les concerts qui dorment dans mon âme!
Soutenez ma faiblesse, inspirez ma douleur!
Comme en frappant le fer on fait jaillir la flamme,
Ah! fût-ce en l'écrasant, faites vibrer mon cœur!

Car, me dit-on, le sort qui dans sa main me broie
A mes vers, à mes pleurs, doit un jour s'adoucir;
Tel l'oiseleur aux cris de sa mourante proie,
Rouvre un réseau fatal, se laissant attendrir.

Car il faut que je chante et que ma voix brisée
Amollisse les cœurs que glace un dur oubli;
Qu'en lisant de mes pleurs cette page arrosée,
Tout œil indifférent de larmes soit rempli;

Car mon aile débile au-dessus du nuage
Doit m'emporter, rasant le grand dôme étoilé,
Et ma main doit ravir un mystique feuillage
Au mont inaccessible et de vapeurs voilé.

Et je le cherche !... errante aux sourcilleuses cimes.
Où la foudre s'allume , où bondit le chamois ,
Où l'aigle au vol puissant plane sur les abîmes
J'ose élever mes pas et ma tremblante voix.

Tel, sur les flots vengeurs, pâle linceul du monde,
Planait l'oiseau craintif, qui de l'arche banni,
Solitaire, cherchait, entre le ciel et l'onde.
Un point où se poser.... un feuillage béni !...

O rameau du poète ! ô palme glorieuse !
Quand pourrai-je aborder la plage où tu fleuris ?
Saint rameau ! ne fuis plus ma main victorieuse ;
Abrite au sol natal mes jours long-temps proscrits !

Gémis, voix de mon cœur, espoir de ma tristesse
Lyre où palpitent mes douleurs !
Jouet de mon enfance, amour de ma jeunesse,
Rends une patrie à mes pleurs !

Comme un parfum qui vole avec la brise errante
Cherche et trouve la fleur des lointaines amours ,
Ah ! que ce chant plaintif, parfum de l'âme absente,
Parvienne au bord chéri qu'elle appelle toujours !

Tu les liras, ces vers, ô ma première amie,
Toi dont la douce image en tout lieu suit mes pas ;
Tu les liras ces vers que mon cœur te dédie,
Toi que ce cœur implore et qu'il nomme tout bas !

Oh ! pense, pense, amie, à la pauvre exilée ,
Qui se consume au loin en regrets superflus ;
Du nom chéri de sœur, toi qui m'as appelée,
Pense à moi comme on rêve à ceux qui ne sont plus !

IV.

On m'accueille pourtant sur la lointaine rive,
De bienveillantes mains pressent ma main craintive,
Aux accens de mon cœur, plus d'un cœur s'est ému,
A ma timide voix des voix ont répondu.

Comme on demande l'ombre au pin de la colline,
Les boutons parfumés à la blanche aubépine,
Les pampres au coteau , les blonds épis aux champs,
A ma lyre étrangère, on demande des chants...

Au rameau que le fer a séparé de l'arbre ,
Dit-on de refleurir !
Dit-on au grain perdu de germer sur le marbre
Loin du sol adoré qui devait le nourrir?

Quand le chêne aux frimas a livré sa couronne ,
A la feuille des bois que dessécha l'automne,
Que les pas ont froissée et qu'emportent les vents,
Dit-on de reverdir comme aux jours du printemps?

Ne suis-je pas la branche à sa tige arrachée?
Le grain mort et broyé sous des pas destructeurs!
La feuille que le vent de l'arbre a détachée?...
O vous qui m'accueillez, pardonnez à mes pleurs!

Pardonnez si toujours, baissant mes yeux rêveurs,
Je ne puis ni chanter ni sourire à vos fêtes ;
Fleur d'un bord orageux que bercent les tempêtes
Sous votre doux soleil, je végète..... je meurs !

Mais que ce dernier chant ne soit pas une plainte,
Un murmure séditieux !
Dieu, ne le souffre pas!.. De ma voix presque éteinte,
Ah ! que le dernier cri monte encor vers les cieux !

Qu'à bénir ton saint nom ma lyre accoutumée,
Te loue encor en se brisant !
Que la mort en glaçant ma lèvre inanimée
Y trouve une prière, humble et pieux accent !

Mais si d'un cœur soumis la misère te touche,
Dieu, rends le sol natal à ce cœur désolé !
Que j'y pose mon front ! que j'y cole ma bouche !
Que l'oiseau voyageur au nid soit rappelé !

VERS

SUR LA MORT DE WALTER SCOTT.

De Scott et d'Ossian poétique patrie,
Terre aux chefs belliqueux, aux souvenirs touchans ;
Noble Hellade du nord, par tes enfans chérie,
Pleure, car ton Homère a dit ses derniers chants !
Ce sceptre s'est brisé, cette lyre est muette.
Depuis quelques instans, se taisait le poète...
Soudain, comme d'un luth au saule suspendu,

Dans l'ombre quelquefois, un son inattendu
S'exhale, détaché par la brise plaintive,
Une voix s'entendit suave, fugitive ;
On recueillit un chant triste, mélodieux... (1)
C'était le chant du cygne et ses derniers adieux.
Pleure, Athènes du nord ! Pleure, Calédonie !
Lacs aux flots bleus, vieux monts, manoirs aux sombres tours !
Il a plané sur vous cet étonnant génie ;
Il vous a repeuplés comme en vos premiers jours.
    Et retrouvant dans chaque pierre
Une histoire touchante, un noble souvenir,
A la tombe ignorée, un donjon solitaire,
Au vieux champ de bataille il a dit de s'ouvrir.
D'un souffle il anima la plus froide poussière,
Chaque siècle, à sa voix, tour-à-tour se leva.
Sous leurs pesans auberts, sous leurs lourdes armures,
Parurent ces Douglas, imposantes figures ;
Chacun de ces guerriers à son tour arriva.
Plus sauvage et plus doux, plus beau, plus fier encore,
C'est Ivor agitant sa brillante claimore. (2)

(1) La dernière ballade de Scott, deux jours avant sa mort.

(2) Sabre écossais.

Voyez son plaid (1) qui flotte au gré de l'aquilon !
Une harpe frémit au détour du vallon...
Arrêtez, écoutez la douce voix de *Flore !* (2)
Historiques portraits, aimables fictions,
Légendes des vieux temps, simples traditions,
Ah ! toujours vous plairez à toute âme souffrante
Qui fuit un monde ingrat dont le bruit l'épouvante.
Poètes ! que pour moi vos entretiens sont doux !
Qu'avec transport toujours je revole vers vous !
Comme un nectar divin je goûte vos mensonges,
Oubliant l'univers pour vivre avec mes songes.
Mais puis, comme le cœur frémit désabusé
Quand sur ce monde aride il retombe brisé !
Quand le rêve est fini, quand s'éteint l'espérance,
Qu'on retrouve sa part de vulgaires ennuis ;
Ciel ! avec quel degoût on reprend l'existence,
Cette existence amère et ses amers soucis !
Cet abandon, ce poids sous lequel on succombe,
Ce vide affreux d'un cœur plus désert que la tombe,
Tu les connus, Byron ! Tel qu'un sombre ouragan,

(1) Manteau écossais.

(2) Flora Mac-Ivor.

Tu volais pour te fuir, de rivage en rivage,
Tes accens s'unissaient aux sanglots de l'orage ;
Ton âme te brûlait comme un feu dévorant.
　　Comme l'ange de la tempête,
　　S'envola cette âme inquiète.
Quel objet, quel bonheur appelaient tes désirs !
Puisses-tu les trouver après tant de soupirs !
Mais plus heureux fut Scott : son âme moins ardente
Laissa couler sa vie au sein d'un doux repos,
Ses jours furent nombreux ; sa voix moins éclatante
　　Peut-être a laissé plus d'échos.

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM.

IMITÉ DE LORD BYRON.

Ainsi qu'un nom gravé sur une froide pierre
Fixe du pélerin les regards attendris ;
Sur cette plage solitaire,
Que le mien quelquefois fixe tes yeux chéris !
Quand je serai bien loin, quand le destin barbare,
Par un injuste exil, comblera mon malheur,
Pense à moi comme à ceux dont la mort nous sépare,
Et dis-toi : « C'est ici que repose son cœur ! »

DOUX SOUVENIR.

Doux souvenir jamais ne me délaisse,
Doux souvenir à mon cœur éperdu
Rend bien souvent tout ce qu'il a perdu;
Doux souvenir et m'enivre et m'oppresse,
Suit tous mes pas, me fait vivre et mourir.
Ah! je ne veux plus rien de l'avenir!
Ah! le bonheur ne vaut pas ta tristesse,
Doux souvenir!

Doux souvenir ! comme en un sanctuaire,
Je me renferme et me recueille en toi.
Ce qui m'entoure a disparu pour moi.
Le diamant brille sous l'onde amère,
Les flots troublés ne sauraient le ternir ;
Tel en mon cœur rien ne peut te flétrir,
O mon trésor, mon seul bien sur la terre,
Doux souvenir !

CHANT

POUR L'INAUGURATION DE LA STATUE DE NOTRE-DAME DE L'ILE.

Dédié à Madame de Reiset.

AIR : Au sein des fleurs, etc.

Au lac d'azur livrant la barque agile,
Mêlons nos voix au bruit mourant des flots !
Chantons bercés par cette onde tranquille
Et de la rive éveillons les échos !
  Doux nom de la reine des anges,
  Flotte dans l'air mélodieux !
  Hymnes d'amour et de louanges,
  Comme un parfum montez aux cieux.

Arrête ici, fugitive nacelle,
Arrête ici sous cet ombrage épais!
Ile si fraîche, et si verte et si belle,
Sois par nos vœux consacrée à jamais,
  Doux nom de la reine des anges,
  Flotte dans l'air mélodieux!
  Hymnes d'amour et de louanges,
  Comme un parfum montez aux cieux.

Nous déposons ici ta sainte image.
Vierge propice à tous les malheureux,
Marie, adopte et bénis ce rivage,
Ce simple autel, ces bois mystérieux!
  Immortelle reine des anges,
  Donne ton nom à ces beaux lieux!
  Hymnes d'amour et de louanges,
  Comme un parfum montez aux cieux.

Reçois ces fleurs, la dernière parure
De nos jardins et de nos champs flétris,

Ce lin si pur, ces festons de verdure,
Ces tissus d'or que l'aiguille a fleuris !
  Doux nom de la reine des anges,
  Flotte dans l'air mélodieux !
  Hymnes d'amour et de louanges,
  Comme un parfum montez aux cieux.

Dieu te complaît et le ciel te révère,
L'ange soutient ton trône de candeur,
Mais tu chéris les enfans de la terre,
O Vierge auguste, ô mère du sauveur !
  L'encens du cœur, reine des anges,
  Te plaît comme un don précieux !
  Hymnes d'amour et de louanges,
  Comme un parfum montez aux cieux.

Suspends ta course en ce lieu solitaire,
Suspends ta course, ô pieux pélerin ;
Courbe ton front et prends l'humble rosaire ;
Que saintement il glisse dans ta main !

Invoque la reine des anges,
Exalte son nom glorieux !
Hymnes d'amour et de louanges,
Comme un parfum montez aux cieux.

La fleur s'endort sur sa tige tremblante,
Les bruits du jour meurent dans le hameau :
Ile bénie, adieu ! L'eau transparente
Emporte au loin notre léger bateau.
Que ta bonté, reine des anges,
Nous suive et nous garde en tous lieux !
Hymne d'amour et de louanges,
Comme un parfum montez aux cieux.

IMPROVISATION.

J'ai vu l'aigle à l'aile puissante!
Je l'ai vu dans sa gloire et pâle de bonheur,
J'ai senti s'éveiller la lyre frémissante
Qui dormait dans mon cœur.

Un luth, écho divin des harpes séraphiques,
M'a révélé les cieux
Et mon âme, rompant ses chaînes léthargiques,
Plane en un monde harmonieux.

Mais dans mon sein frémit ma pensée imparfaite ;
Sur mes lèvres les chants meurent inachevés...
Les temps, les temps encor ne sont pas arrivés ;

Mais l'avenir me luit. Les chants du grand poète
Sont des flots du Cédron au bruit inspirateur,
L'ange qui dans les cœurs souffle la poésie,
L'ardent charbon dont le seigneur
Toucha les lèvres d'Isaïe !

INVOCATION.

IMITÉ DE L. W. M.

« Come, pray with me, my seraph—love!
« My angel—Lord, come pray with me!
THOMAS MOORE.

L'heure a sonné, l'heure mystérieuse
Qui chaque soir te rendait à mes vœux ;
Déploie au vent ton aile radieuse,
Doux séraphin, apparais à mes yeux !

Si tu n'es point l'enfant d'un vain délire,
Descends vers moi de ton brillant séjour !
Viens m'inspirer ! viens animer ma lyre,
Descends vers moi, descends, esprit d'amour !

Par toi ce feu qui sommeille en mon âme
Doit éclater en chants mélodieux.
Mes yeux noyés dans une humide flamme
Suivent tes pas dans le vague des cieux.

Si tu n'es point l'enfant d'un vain délire,
Descends vers moi de ton brillant séjour!
Mon cœur t'attend, il t'appelle, il soupire,
Descends des cieux, descends, esprit d'amour!

Révèle-toi comme une étoile aimée,
Comme un rayon qui scintille au matin,
Comme une brise enivrante, embaumée,
Ou réponds-moi comme un écho lointain!

Oh! réponds-moi! car mon âme brisée
Renaît heureuse à tes accens d'amour,
Comme le lys s'entr'ouvre à la rosée
Et se ranime aux rayons d'un beau jour.

L'air m'a porté l'écho de ta parole
Comme l'encens d'une immortelle fleur.
Ta chevelure, éclatante auréole,
C'est mon étoile et l'astre du bonheur.

Si tu n'es point l'enfant d'un vain délire,
Entends ma voix de ton brillant séjour,
Entends Zelda qui t'appelle et soupire,
Descends vers moi, descends, esprit d'amour!

Ouvre au zéphyr ton aile diaphane,
Des vastes cieux sillonne au loin l'azur,
Viens pour moi seule; à tout regard profane
Qu'un voile ami dérobe ton front pur.

C'est toi! je vois ta beauté sans rivale,
Doux habitans des parvis étoilés!
Sous un nuage et de pourpre et d'opale,
Beau, tu parais à mes yeux consolés.

Non tu n'es point l'enfant d'un vain délire ,
Tu reviendras de ton brillant séjour ;
Mon cœur t'attend, il t'appelle, il soupire....
Descends des cieux , descends , esprit d'amour !

SOUVENEZ-VOUS DE MOI.

Qu'avec plaisir, ô fleur pâle et charmante,
Je te retrouve dans ces lieux!
Plus que l'éclat de la rose naissante,
Ton faible azur plaît à mes yeux.
Pour embellir un dernier jour d'automne,
Le printemps te laisse après soi;
J'aime ce nom, ce doux nom qu'on te donne:
Souvenez-vous de moi.

Mon œil distrait, errant dans la prairie,
T'a reconnue avec transport.
Suis-moi ; rappelle à mon âme attendrie
Les momens passés sur ce bord.
Mais non ! fleuris et meurs sur ce rivage ;
J'y voudrais mourir près de toi.....
Je pars · ô vous, dont j'emporte l'image,
Souvenez-vous de moi !

Toi que j'ai vue au fond du noir abîme
Auprès de l'antre du torrent,
Du vieux rocher toi qui pares la cime
Et les murs du saint monument,
Si l'on revient visiter l'ermitage,
Qu'un doux regard tombe sur toi !
Vous qui ferez le saint pélerinage,
Souvenez-vous de moi !

Vous reverrez la chapelle pieuse,
L'autel où nous avons prié,

Les bois, le mont, l'antre, l'onde écumeuse...
   Moi, je n'aurai rien oublié.
Dites-vous bien que d'ennuis oppressée,
   Du destin j'accuse la loi,
Que près de vous erre encor ma pensée,
      Souvenez-vous de moi !

Ma voix s'éteint, mon luth que j'abandonne,
   Exhale ses derniers accords.
Roseau brisé, jouet des vents d'automne,
   Ils m'emportent sur d'autres bords...
Près de revoir le monde et ses orages,
   Mon cœur frémit d'un vague effroi...
Ah ! sans retour si je fuis ces rivages,
      Souvenez-vous de moi !

BALLADE DU PAYS DE GALLES.

IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Oh ! que j'aimais l'heure du soir,
Les longs récits de nos veillées,
Et la salle du vieux manoir
Et ses vieilles armes rouillées !

Oh ! que j'aimais l'heure du soir,
Quand, après tout un jour d'absence,
L'ombre, en couvrant le vieux manoir,
Venait annoncer ta présence !

Attentive au bruit de tes pas,
De loin j'écoutais ta venue;
Je cherchais l'appui de ton bras
Pour monter la longue avenue.

Ah! quand sur ce bras protecteur
Je m'appuyais, faible et rêveuse,
Quand ma main tremblait sur ton cœur,
Sais-tu combien j'étais heureuse?

J'écoutais tes nobles récits,
Je m'enivrais de ta présence,
De tes regards, de ton souris,
De ton parler, de ton silence.

De nobles récits chaque soir
Remplissent encor nos veillées;
Les murs noircis du vieux manoir
Sont tapissés d'armes rouillées.

Mais tes pas au déclin du jour,
Ne résonnent plus sur la plaine....
J'interroge sur ton retour
L'eau du torrent, l'ombre du frêne.

Las! à mes magiques accens
L'eau répond par un sourd murmure,
Le frêne aux rameaux jaunissans,
Dépouille sa verte parure.

Adieu donc, mon unique amour!
Toute espérance m'est ravie.
Ah! m'ôter l'espoir du retour,
C'est trancher le fil de ma vie...

— Le jour luit : les pas d'un coursier
Sur la plaine au loin retentissent
Et sur l'armure d'un guerrier
Les feux du jour se réfléchissent.

Le laird gravit rapidement
Du château l'antique avenue...
Au-devant de son noble amant
La jeune Édith n'est pas venue.

Dans la salle du vieux manoir,
Règne un religieux silence.
Les sombres plis d'un crêpe noir
Recouvrent les vieux fers de lance.

Et non loin de la vieille tour,
On voit un tombeau solitaire ;
Et la cloche au déclin du jour,
Elève sa voix funéraire.

Un vieillard, un père, en pleurant,
Baise les pierres sépulcrales :
La veille il a vu son enfant
Endormi sous ces froides dalles.

LES ADIEUX DU DAMOISEL.

ROMANCE.

Long-temps j'ai dit, brûlant d'un noble zèle :
Ah!! si j'avais un généreux coursier,
L'éperon d'or et l'armure d'acier,
Et sur mon sein les couleurs de ma belle,
Je volerais au milieu des combats
En invoquant le doux nom d'Isabelle;
Si je trouvais un précoce trépas,
Victorieux je mourrais digne d'elle.

J'ose adorer des belles la plus belle,
Du sang des rois l'illustre rejeton,
Moi, pauvre enfant, sans patrie et sans nom!...
Ce noble amour m'inspire un noble zèle;
Je pars, je vole. Au milieu des combats,
J'invoquerai le doux nom d'Isabelle
Et si je trouve un précoce trépas,
Victorieux, je mourrai digne d'elle.

La lance d'or en mes mains étincelle,
J'entends hennir mon généreux coursier,
J'ai l'éperon, j'ai l'armure d'acier
Mais il me manque un ruban de ma belle.
Ah! que j'emporte au milieu des combats
Un don d'amour et les vœux d'Isabelle!
Ce talisman fera fuir le trépas,
Son chevalier triomphera pour elle!

L'ÉTOILE DU POÈTE

Ainsi que l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle qui l'attire, ainsi mes regards mélancoliques se tournent vers l'étoile que j'aime. C'est la plus belle des étoiles qui brillent aux cieux.

Etincelante, majestueuse, elle s'avance dans l'azur. Mes yeux s'ouvrirent pour l'admirer. A travers un voile de pleurs, ils suivent encore sa marche lumineuse, ils la contemplent avec amour!...

Mais, hélas! étoile chérie! quand tu t'élèves dans les cieux, moi, pâle et débile roseau, je penche ma tête aux orages, je m'incline sur une terre mugissante et volcanisée....

Bientôt, au bout de ta carrière, au lieu le plus élevé du firmament, tu brilleras de tout l'éclat que tu possèdes et de tout celui qui t'est promis.

Mais alors j'aurai disparu sous les sables mobiles!... Oui, tes rayons, astre adoré, luiront bientôt sur mon tombeau!

Belem.

L'ANTRE DE VIRIATE.

TRADUIT DU PORTUGAIS DE M. G.

> Yet came there the morrow
> That shines out, at last, on the longest dark night.
>
> THOMAS MOORE.

Sur les éternelles glaces qui couronnent les cimes neigeuses du haut *Herminio*, l'aurore avait déroulé (1) ses cheveux éclatans, et dans ces ondoyans anneaux les brises matinales se jouaient, caressant de leur souffle amoureux les violettes et les amaryllis que, pour orner ce front vermeil, la nuit avait cueillies dans les célestes jardins de l'Orient.

(1) *Penteava*, mot à mot *peignait*.

De l'étoile son avant-courrière, l'aube amortissait la lueur qui s'éteignait languissamment. Ainsi s'éteint le jour aux yeux de la jeune beauté attendrie dont l'amour ferme la mourante paupière dans les bras frémissans d'un époux. Le génie de la *Serra* (1), le génie à qui fut donné le sceptre de ces monts agrestes, furieux de voir cette lumière qui déchire et disperse le trône de vapeurs où menaçant il siégeait, le génie de la *Serra* déploie son vol, et de ses noires ailes, il bat les airs dans son courroux.

Il plane sur les eaux du mort Océan, d'où jamais souffle vivant ne s'exhale. Il contemple l'horrible abîme et rit d'un rire semblable à celui qui à l'heure fatale, agite les lèvres de l'ange du mal au chevet de l'impie. Le génie du mont contemple l'abîme avec joie; il voit flotter brisés et confondus les nefs, les quilles, les mâts, les vergues. C'est un tribut que le génie des tempêtes lui offre et lui envoie des empires sous-marins par des routes aux humains inconnues.

(1) Chaîne de montagnes. Le mot espagnol est *sierra*.

Rapide comme le trait lancé par l'arc d'ébène de l'archange de la mort, le génie des montagnes descend et se précipite dans les flots. La terre frémit. Les mers inférieures gémissent, et du fond du gouffre ébranlé envoient de voûte en voûte (1) des sons horribles qui troublent les airs.

Mais déjà à la douce lumière du soleil naissant, les nuées se dispersent et découvrent le front de l'altière *Serra*. Sur la verdure, dans le calice des fleurs, les gouttes limpides de la pure rosée brillent et multiplient leurs lumineux reflets comme le diamant indien. Les plantes éveillées redressent, pour saluer le jour, leurs tiges penchées sous les vapeurs humides de la nuit.

Gloire des monts altiers! superbe *Herminio!* toi que le langage portugais salue du nom de la brillante étoile que ton front ose toucher. Superbe *Herminio*, jamais tes cimes brisées, tes humides cavernes, tes sourcil-

(1) Abobeda.

leux et gigantesques rochers, tes cascades sonores, tes mugissans torrens, tes charmantes prairies, ne virent une matinée plus belle colorer le radieux orient.

Salut, berceau du nom lusitain, salut! J'aime à te saluer en ce jour solennel dont jamais la suite des années n'effacera la mémoire regrettée. Dans ce jour mémorable, je viens, je viens vers toi, asile saint de l'antique liberté portugaise! Tes cavernes profondes seront le temple auguste et sacré où je célébrerai la fête de la raison et de la vérité. Que les monts et les vallées m'entendent! Qu'ils écoutent ma voix, les bois où jadis les pasteurs de la Lusitanie coupaient leurs rustiques houlettes, en ces temps où, pour défendre la liberté et la patrie, il suffisait de l'honneur et du courage!

Aujourd'hui!... eh! bien! je célébrerai mes rites sacrés en cette caverne. Ton sanctuaire n'est-il pas toute la nature, ô puissance suprême! ô Dieu des hommes

vertueux! Dieu de vérité, majesté éternelle qui tiras du néant l'universalité des choses! Entends-moi, Dieu très haut, et reçois mon pur sacrifice! La vile et infâme trahison ne souilla jamais mes mains innocentes. On ne m'a point vu, sacrilège et impie, profaner tes autels en y brûlant l'odieux encens de l'hypocrisie. Ce n'est point moi qu'on a vu lever vers toi des mains dégouttantes du sang de la patrie, des larmes de la veuve et de l'orphelin, de la sueur d'agonie de mes frères. Oh! ce n'est pas moi!

Ecoute-moi donc, ô Dieu des régions éternelles! écoute et reçois mes actions de grâces! Qu'elles montent vers toi en ce jour où, pour nous délivrer d'une servitude odieuse, tu étends ton bras puissant! en ce jour où tu daignes rendre à l'humanité si long-temps opprimée la liberté et la raison, ces dons sacrés que tu fis à l'homme et que l'homme avait perdus!

Mais qu'entends-je!... Mes sens se troublent..... Ces antres sombres mugissent... L'air autour de moi,

l'air frémit. D'écho en écho se répètent des sons mystérieux. Du fond de la caverne obscure, quelle vision se lève? quelle ombre?... Mânes glorieux êtes-vous ceux d'un de nos héros? Mais la lance est dans sa main terrible, son bras soutient un bouclier, ses pieds triomphans foulent les aigles redoutables de Rome.... C'est toi, ô Viriate! ô guerrier magnanime! C'est toi!

Cette caverne est la tienne, ton sauvage palais. Le mont, la plaine, les vallons, sont encore remplis de ton nom et de ta gloire. Libérateur de l'antique *Elysia*, des régions de la mort tu reviens pour voir briller sur tes monts paternels la douce aurore de la liberté nouvelle.... Détourne, détourne ton front auguste, ô noble guerrier! Recouche-toi dans ton sépulcre! Elle n'est point anéantie la race perfide de ceux qui, pour un honteux salaire, te livrèrent, te vendirent aux tyrans de l'univers. Le sang de ces monstres, ce sang infâme, hélas! dans combien de lâches cœurs ne circule-t-il pas aujourd'hui? Pour un pervers, on en compte mille. Lâches, ils le sont tous. O Portugais!

les glaives que vous saisîtes pour sauver la patrie, se sont changés dans vos mains en poignards tels qu'en aiguisent de lâches sicaires, les sicaires de la tyrannie.

La patrie!... ah! nous n'avons plus de patrie; pour nous n'existe plus un nom si doux. Des fers, des esclaves, des cachots, des geôliers, de tout ce que nous eûmes jadis, voilà ce qui nous reste. De tout ce que nous fûmes, voilà ce que nous sommes.

L'OMBRE DE VIRIATE.

« Non! vous êtes, vous serez quelque chose de
« moins indigne, Portugais! il arrive le jour de la jus-
« tice de l'Éternel. L'heure tardive mais infaillible va
« sonner sur les hauts lieux. Les échos de la plaine
« proclameront l'heure terrible. Alors les impies vou-
« dront cacher leur visage et leurs œuvres, mais la
« terre refusera de les soustraire aux regards et de cou-

« vrir leurs crimes. Une mer de sang couvrira au loin le « sol tremblant. La mort planera sur des montagnes « de ruines.

« Qui attira ces torrens de vengeances, dites qui « fait mugir ces cataractes de sang? Le tyran impie qui « blasphéma, le monstre qui osa dire dans son cœur « pervers : «*Il n'y a point de Dieu; c'est un vain nom* « *dont nous nous servons pour asservir les nations.* « *C'est un fantôme que nous offrons aux peuples* « *abusés pour leur dérober les pièges que nous dres-* « *sons sous leurs pas.* »

« Aveugles vous-mêmes! niez Dieu maintenant! sur- « nagez, si vous pouvez, sur cet océan de maux que « vos crimes ont enflé! Luttez contre la mort!... vous « luttez en vain. Pour vous, désormais, point de planche « de salut, point de secours, point d'espérance!

« Une nef solitaire vogue sur les grandes eaux ; c'est
« une arche sainte et sacrée, l'arche d'une alliance
« nouvelle. C'est le gage du *pacte immortel de Dieu*
« *avec les peuples*. Liberté, céleste Liberté ! seule tu
« survivras à ce naufrage universel. Et de la guerre
« fratricide que le despotisme alluma, et de la race des
« tyrans, aucun souvenir bientôt ne restera plus sur
« la terre. »

UN JOUR.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

Les rayons du soleil levant se sont déployés sur la plaine. Aussi brillant que ces rayons, flotte le rouge oriflamme. Les blancs panaches s'agitent, les boucliers d'or étincellent. Voyez cette troupe de guerriers, tous jeunes, fiers, indomptables. On dirait que c'est la fleur des chevaliers de tous les peuples de la terre. Les ardens coursiers s'élancent au son belliqueux des trompettes.... j'ai entendu un cri, un long cri poussé par cent mille voix réunies... cette armée a disparu.

Les rayons du soleil levant se sont déployés sur la mer. Voyez cette proue orgueilleuse! elle semble maîtriser et les vents et les flots. Comme le pin, roi des forêts, son mât s'élance vers les cieux. Telle que l'aile déployée de l'aigle, sa blanche voile la soutient. Ce pont est noblement chargé; il porte des hommes braves et généreux. Où sont les dangers que ces hommes craindraient d'affronter? les exploits qu'ils n'oseraient entreprendre?

Les rayons du soleil levant s'unissent sur les montagnes, au murmure des vertes forêts, au bruit harmonieux des torrens. Là, bondit le jeune chasseur, agitant son arc flexible et ses flèches ailées. Il fredonne un joyeux refrain. Il a l'œil ardent du faucon, le pied rapide du chevreuil. Comme il s'élance de rocher en rocher! Comme il est orgueilleux de sa force!

Les rayons du soleil levant brillent sur ce temple superbe qui, entre tous les monumens de la patrie, a

le pouvoir d'inspirer des chants au barde. On y voit, sur des estrades de marbre, les images révérées des grands hommes des anciens âges. Faut-il s'étonner que l'âme du poète s'y remplisse de nobles pensées, de sublimes espérances?

Les pâles rayons de la lune s'étendent lentement sur la plaine, où ce matin brillaient les rangs glorieux de nos soldats. Là, gisent maintenant des cadavres mutilés, des mourans entassés sur des morts. La bannière traîne dans la fange sanglante à côté du panache altier. Maintenant l'un est aussi rouge que l'autre.

Les mornes rayons de la lune tombent sur la vaste mer. Les vagues et les aquilons se sont livré un effrayant combat, et le navire a péri victime de leurs fureurs. Il a perdu ses mâts, ses voiles, son noble équipage. Sa carcasse, nue, immobile, gît sur la côte blanchâtre, comme un immense squelette. Les ondes écumeuses roulent sur ses intrépides matelots, sur ses

guerriers indomptables. Quelques-uns seulement, échappés à la fureur des flots gravissent les rocs escarpés, ou errent sur la rive, semblables à de pâles ombres.

Les rayons de la lune blanchissent les sommets des montagnes. L'écho silencieux ne répète ni les pas légers du chasseur, ni les sons perçans du cor. Le jeune et beau chasseur est étendu sur un froid lit de neige, rougi par le sang qui s'échappe à grands flots de son sein entr'ouvert. Une roche ébranlée sous ses pas, l'a entraîné dans sa chute; il a roulé le long du torrent, la pierre anguleuse a pénétré dans son flanc.

Le rayons de la lune argentent le dôme du temple où le barde entonnait son hymne du matin, où l'on n'entendra plus ses chants religieux.. . Entrez dans la caverne obscure où les flots solitaires se brisent en écume. Là, dans les ténèbres et dans le silence, veille un pauvre insensé.... C'est lui, c'est le barde aux chants

sublimes ! Il n'a pu supporter l'oubli, le dédain, l'indigence qui furent le seul prix de ses nobles travaux : son esprit s'est égaré. Dans son délire, il a brisé son luth et condamné sa bouche harmonieuse à un silence éternel.

J'ai peint quelques scènes isolées du triste drame de la vie. A celles-là ressemblent toutes les autres. Ainsi toutes les espérances, toutes les illusions de la jeunesse se brisent contre la destinée, s'anéantissent dans la nuit du tombeau.

SUR DEUX OISEAUX

QU'ON AVAIT SÉPARÉS.

Pauvres petits ! pourquoi les séparer ?
Au même jour, nés dans la même cage,
Nourris ensemble, ils semblaient ignorer
Qu'ils étaient nés, hélas ! pour l'esclavage.
Sur le même barreau disant même chanson,
Dans le même cristal s'abreuvant d'une eau pure,
Ensemble à leurs petits apportant la pâture,
Savaient-ils seulement qu'ils étaient en prison ?

Regrettaient-ils des bois les verts abris,
L'air libre et pur, la brise printannière?
Non. D'un palais ils voyaient les lambris
Dans les barreaux dorés de leur volière.
Quand ma main chaque jour la couvrait de mouron,
Ils chantaient : ils croyaient posséder la nature,
Aussitôt qu'une fleur ou qu'un brin de verdure
Venait s'entrelacer aux fers de leur prison.

Pauvres captifs! maintenant au secret,
Chacun sent bien l'excès de sa misère,
Tous deux mourans de langueur, de regret.
Que sert d'orner un cachot solitaire?
L'époux ne redit plus ses joyeuses chansons.
Ah! son premier asyle était une patrie!
Rendez-lui ce séjour, rendez-lui son amie,
Ou craignez que ma main n'ouvre les deux prisons.

LE SOLEIL.

FRAGMENT TRADUIT DU PORTUGAIS.

O brillant soleil ! reflet et symbole de la splendeur éternelle ! oui, tu es son image; et le barde inspiré croit voir dans ta masse étincelante le siège de son trône sublime. O parfait emblème d'une bonté suprême ! ta flamme ardente et pure éclaire l'univers. A ton aspect divin, le chaos fuit. Tous les êtres sont ranimés par ta vivifiante chaleur. Elle purifie tous les élémens. Oui,

de l'universel architecte, tu me sembles l'image auguste et le plus étonnant ouvrage. Tu dardes tes rayons jusqu'aux bornes les plus reculées de l'espace. Tu reposes sur les airs diaphanes, tu remplis les vastes océans, tu atteins les limites du ciel. Ta chaleur fécondante est le principe des richesses annuelles que la terre nous offre. Tu lui fais mille dons et tu n'en reçois aucun. La nature languissante se ranime quand tu repousses l'hiver dans les antres glacés du pôle; elle se ranime, et sur son sein rajeuni, le printemps descend entouré d'une rose nuée. La sève amortie sent ton influence et s'agite dans les végétaux. Les arbres, les plantes, les fleurs, bourgeonnent et renaissent. Tu ressembles à l'être suprême, de lui-même principe, qui se nourrit de sa propre substance. Tes feux se répandent de toutes parts, et tes dons continuels ne diminuent ni ta force toujours égale ni ta masse éternelle. Tu brilles en ce jour, à cette heure, aussi complet, aussi éclatant que tu brillas au jour et à l'heure où tu sortis du ténébreux néant et accourus rapide à la voix qui t'appelait à l'existence. Tu relèves (si j'en crois ma vue), tu relèves ton front sublime, et longeant des horizons en-

flammés, tu parcours, mais sans franchir les tropiques, des cieux toujours variés.

Le jour et la nuit ont une voix infatigable qui sans cesse publie les sages lois du créateur; la création entière écoute cette voix et suit ces lois divines. Cette voix, tu l'entends, ô soleil; tu sais où tu dois aujourd'hui guider ton char rapide, où tu dois le guider demain; jamais ses brûlantes roues ne franchissent la borne immuable qui doit les arrêter. Quand il touche cette borne, le char lumineux recule et revient vers le pôle opposé. Au milieu du liquide éther, il sent la main régulatrice qui, ferme, le conduit dans sa route invariable, dans la brillante étendue de l'écliptique. Depuis des siècles il la suit, toujours le même, et sa clarté toujours nouvelle brille encore sans tache, sans ombre, sans affaiblissement.

C'est ainsi que te voient mes yeux, mais mon esprit, instruit par les calculs et les méditations des sages, t'approche, ô soleil, pour arrêter ta marche supposée, pour te voir immobile, masse embrasée, océan immense de feux...

Le globe sombre du froid Saturne et l'anneau bril-

lant qui l'entoure et le surmonte, les lointaines lunes qui dans un mouvement continuel, brillent à une immense distance comme la nôtre brille ici, sentent, ô soleil, la loi de ton attraction, comme ils la sentirent dès l'instant où la parole divine les fit surgir du néant.

Le déluge ardent de tes flammes, Dieu t'ordonna de le faire étinceler au quatrième jour de la création; ce fut la lumière immortelle de ce pompeux tableau. Il ne s'épuise jamais le volcan de feux ondoyans qui sans cesse s'agite autour de ton axe, ô grand astre central, matière inépuisable que sans cesse renouvelle la main de l'éternel.

A LA MADELEINE

DE M. GAYRARD.

Emu de ta douleur et ravi de tes charmes,
D'extase, en te voyant, le cœur est enivré.
Celui qu'au désespoir le crime avait livré,
Retrouve, à ton aspect, le don des saintes larmes ;
Il ose encor prier, croire, aimer et gémir ;
Il embrasse à-la-fois la croix et l'espérance ;
Et le ciel apaisé reçoit un repentir,
Plus beau que la vertu, plus doux que l'innocence !

GRENADE.

FRAGMENT D'UN OUVRAGE INÉDIT SUR L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL.

« Such is the aspect of this shore.
« 'Tis Greece but living Greece no more!
« So coldly sweet, so deadly fair....
« We start—for life is wanting there. »

Tel est l'aspect de cette terre. C'est la Grèce, mais non plus la Grèce vivante. Ainsi on la voit, belle mais glacée, gracieuse mais morte.... Nous tressaillons... Ce qui manque là, c'est l'âme, c'est la vie.

Ces admirables vers reviennent à la mémoire du voyageur qui parcourt certaines parties de l'Italie et de l'Espagne. Là aussi tout est beau, mais d'une beauté mélancolique, comme la jeune vierge qui dort sur le lit funéraire, le front couronné de roses et les mains remplies de scabieuses. Allez à Florence, égarez vos pas et vos souvenirs dans ces galeries encore

si riches, mais veuves des princes éclairés et magnifiques qui les formèrent, dans ces palais d'où une famille de marchands, régnant sous le titre modeste de gonfaloniers, exerca sur l'Europe entière l'influence du génie. Les voilà encore ces jardins où s'inspirèrent ces grands poètes et ces artistes, gloire de l'Italie. Athènes se montre couverte de ses ruines majestueuses, triste, mais grande de son nom et belle de ses souvenirs. Florence a conservé presque tous ses monumens. Et cependant on cherche en vain la Florence des Médicis. Ah! ce qui manque là, c'est l'âme, c'est la vie. Florence fut l'Athènes de l'Italie. Voyez l'Athènes de l'Espagne; cette Grenade qu'à diverses époques embellirent comme à l'envi des princes musulmans et des princes chrétiens, que rendent doublement attachante ses ruines gothiques et ses ruines mauresques. Parcourez toute cette romantique province de l'Andalousie où se pressent et se foulent tant d'images poétiques, où la nature se montre à-la-fois si brillante et si agreste, si gracieuse et si sublime. La voluptueuse Italie, la sauvage, mais grandiose Afrique, tout est là, dans ces immenses végas, dans les tortueux sen-

tiers de la Sierra, dans ces bosquets d'orangers et de roses, dans ces gothiques clochers, et dans ces débris d'architecture sarrazine. Là, les scènes des contes arabes se retracent aux yeux du pélerin et se mêlent à des apparitions brillantes, légères, pleines de grâce et de fraîcheur comme les pages de l'Arioste. Et sur tout cela flotte comme un voile mystérieux, une vague et profonde tristesse. Combien nous regrettons de ne pouvoir que jeter un coup-d'œil rapide sur ces grands et riches tableaux!

On ne peut s'empêcher de reporter sa pensée sur le peuple ingénieux qui, durant huit siècles, fit gémir sous un joug étranger les généreux enfans de Pelage, mais qui du moins laissa les contrées qu'il avait envahies, couvertes d'admirables monumens et remplies de poétiques souvenirs.

Abdérame Ier avait fixé sa résidence à Cordoue. Les vastes plaines des environs, fertilisées par ses soins, se montrèrent bientôt couvertes d'épis et de verdure; la ville se décora de pompeux édifices, les rues en furent embellies, alignées, assainies. Des écoles de

musique, d'astronomie et de médecine furent fondées. Abdérame fit bâtir une magnifique mosquée et commença un palais qui fut terminé par son fils Hackam.

Hackam hérita des grandes qualités de son père. Comme lui il s'appliqua à faire fleurir les lettres et les arts. Une partie de son temps était employée à l'administration de la justice, une autre à la rédaction d'un code de morale que ne désavoueraient ni Cicéron ni Socrate. Hackam chargea des historiographes d'écrire les annales de son règne. En mourant, ce prince philosophe laissa à son fils, nommé comme lui Hackam, sa couronne et les sentences morales qu'il avait rédigées principalement pour lui. Mais à peine fut-il au tombeau que les deux princes ses frères, Suleïman et Abdalah, prirent les armes contre leur neveu. Celui-ci combattit et vainquit ses deux oncles. Le premier périt dans la mêlée. Le second dut la vie aux prières de la jeune sultane Alenska, sœur du monarque, princesse célèbre par sa beauté et ses talens qu'ont chantés plusieurs poètes de son temps.

Sous Abdérame II, surnommé Elmazouffer *le victorieux*, l'empire des Maures atteignit le plus haut degré de prospérité, et la ville de Cordoue fut plus que jamais la métropole du goût et des arts. Ce prince fonda une nouvelle école de musique que dirigea le célèbre Ali-Seriah.

Sous Abdérame III, *le magnanime*, les Arabes firent d'importantes conquêtes en Afrique. Mais celui peut-être de tous les Califes d'Occident qui s'est acquis les plus justes droits au respect de la postérité fut Hackam IV, petit-fils du grand Adérame II. Sous ce prince, le commerce des Arabes et des Espagnols prit de grands développemens. Une académie fut fondée à Cordoue, et un magnifique palais fut consacré à ses réunions. Des institutions semblables se virent bientôt à Grenade, à Tolède, à Mérida. Hackam accorda le plus généreux patronage aux savans, aux artistes, surtout aux historiens qu'il appelait de toute part à sa cour. Il enrichit le palais des califes d'une bibliothèque de 4,000 volumes. Il fit construire des

aqueducs dont la plupart subsistent encore, et qui portèrent la fertilité et l'abondance dans les végas desséchées. L'art de tisser le lin, le coton et la soie fit de grands progrès sous ce règne, et la fabrication des armes fut portée à sa perfection. Les étoffes de Grenade étaient en réputation à Constantinople, et les poignards de Tolède surpassaient ceux de Damas. Mais Hackam eut pour successeur un enfant, et bientôt le brillant empire qu'il lui avait laissé fut déchiré par les factions et accablé d'une foule de maux.

Quelque temps encore, le sceptre des califes fut porté dignement, et la gloire des Omnyades fut soutenue par une femme illustre, Zobéïde, mère du jeune roi, et par Al Manzor (1), ministre de cette princesse et général de ses armées. Mais *le vainqueur* trouva sur les bords du Darro, sa première défaite et n'y put survivre; il mourut de désespoir, et Zobéïde ne survécut que quelques mois au ministre qui avait jeté tant

(1) Le vainqueur.

d'éclat sur son règne. Dès ce moment l'empire des califes d'Occident donna des signes d'une prochaine dissolution. Le fils de Zobéïde vit bientôt le sceptre arraché de ses débiles mains.

Plusieurs dynasties se succèdent et ne font que paraître sur le trône. En même temps les princes chrétiens de Léon et de Castille s'agrandissent, se fortifient, attaquent sans relâche leurs voisins musulmans et ressaisissent chaque jour quelque nouvelle province conquise jadis par ces derniers. En 1226, Cordoue est prise par un prince d'Aragon qui, deux ans après, se rend maître de Valence.

Les Maures sont chassés des provinces qu'ils avaient long-temps possédées, et subissent à leur tour les dures lois du vainqueur. Mais, vers le milieu du XIIIe siècle, un prince guerrier et politique, Mohamed Aben Alhamard, de la famille de Ben Naser, devient leur chef, achète par des sacrifices devenus nécessaires la protection des princes chrétiens les plus puissans et fonde le royaume de Grenade.

Il bâtit le romantique et somptueux palais de l'Alhambra, crée une foule d'établissemens utiles. Grenade est décorée par lui et par ses successeurs d'un nombre infini de monumens, bains, fontaines, mosquées, palais aux belvédères élevés et entourés de grillages en métaux les plus éclatans et en bois les plus précieux; aux pavés en mosaïque, aux lambris tout recouverts de délicates arabesques, tout incrustés d'or, de nacre et de lapis-lazuli. Cette ville enfin était si belle et si pittoresque, que les poètes arabes la comparent à un vase d'argent rempli d'émeraudes et de jacinthes.

Aujourd'hui, combien de ces édifices sont remplacés par des débris! Combien d'autres dont il ne reste pas vestige! mais la plupart des souvenirs que ces monumens auraient rappelés, se conservent par la tradition. Elle nous transmet ces vieux évènemens entourés de fables qui peignent le caractère des deux peuples rivaux qui possédèrent tour-à-tour cette belle et fertile contrée. Dans ces récits, toujours un miracle

dû à quelque sainte relique ou à la piété de quelque chevalier chrétien, se mêle à l'histoire de quelque Maure enchanté ou de quelque belle captive. La renommée du Cid est plus vivante que celle des grands hommes modernes. Le peuple de l'Andalousie parle encore avec une admiration enthousiaste et naïve des chevaliers qui combattirent pour la foi; avec un effroi superstitieux, des Maures, de leur puissance, de leur science magique, des secours que leur prêta l'éternel ennemi de Dieu et des humains, de leurs immenses trésors qu'on croit enfouis en grande partie dans la terre qu'ils possédèrent si long-temps.

C'est surtout dans le palais et sur la poétique montagne de l'Alhambra qu'on place le théâtre de leurs enchantemens. L'Alhambra, ce chef-d'œuvre de l'architecture mauresque, cette demeure que rendent également délicieuses sa situation et l'art ingénieux qui présida à sa structure, peut bien en effet, dans l'esprit d'un peuple ardent et crédule, passer pour la création de la baguette d'un génie ou d'un magicien. Aussi,

s'il faut en croire la tradition, le prince qui éleva ce monument était habile dans les sciences occultes. Ce fut par des moyens surnaturels qu'il se procura les sommes immenses que coûta cette construction ainsi que d'inestimables trésors qu'il s'est plu à enfouir en divers endroits de la montagne. L'édifice construit, il en assura la durée par un puissant talisman. En preuve de cette assertion, le *cicerone* de l'Alhambra ne manquera pas de vous montrer, à la voûte de la principale entrée, une main gigantesque sculptée sur la pierre, et au-dessus de la porte une clef de dimensions analogues : voilà le talisman, vous dira-t-on, la forteresse sera debout jusqu'à ce que cette main, se détachant de la voûte, aille saisir cette clef. Alors le mont s'ébranlera, on sentira le sol s'entr'ouvrir, et le palais disparaîtra au milieu des secousses du plus violent tremblement de terre qui jamais ait épouvanté Grenade. Alors aussi, les Maures enchantés qui, bien qu'invisibles à nos yeux, peuplent encore cette merveilleuse montagne, apparaîtront tout-à-coup montés sur des coursiers aériens, agitant dans leurs pâles mains des armes fantastiques. Les anciens rois de Grenade, les

beautés qui remplissaient leurs harems, sortiront de leur profond et magique sommeil qui dure depuis tant de siècles.

Telles sont les histoires qui se racontent autour du puits de l'Alhambra et qui sont le sujet de la plupart des vieilles romances que naguère encore le muletier andalou chantait en suivant les sentiers déserts de la Sierra, mais qui depuis quelques années sont souvent remplacées par des chansons politiques.

L'Alhambra domine Grenade et s'élève sur la hauteur que les Espagnols appellent poétiquement *Sierra del sol, montagne du soleil,* parce que c'est sur son sommet que tombent les premiers rayons du jour quand il se lève sur la cité. Rien n'égalait la magnificence du palais de l'Alhambra au temps de sa splendeur; rien encore aujourd'hui n'égale les délices de cette habitation; les vastes jardins qui l'entourent, la vue superbe dont on y jouit, les souvenirs qu'on y retrouve, tout enchante

dans ce romantique palais. Les eaux pures et délicieuses de la *Sierra Nevada*, ses brises suaves appelées et captivées dans ce somptueux séjour, y entretiennent une fraîcheur dont le charme, dit un ingénieux écrivain anglais, ne peut être bien apprécié que par ceux qui ont senti leur poitrine haleter sous un ciel embrasé.

Nous aimerions à décrire les merveilles de l'Alhambra, ses cours pavées de marbres variés, ses appartemens rafraîchis par des jets d'eau limpide, brillante et retombant dans des bassins d'albâtre; tout ce luxe oriental mêlé à de la véritable grandeur. Nous aimerions à chercher dans ce séjour, qui en est tout rempli, de terribles ou de touchans souvenirs; à montrer à nos lecteurs cette cour des lions où l'on croit voir errer les ombres des infortunés Abencerages, et la fontaine dont le murmure entendu durant la nuit semble de longs gémissemens. Nous aimerions à nous arrêter au centre du palais, dans l'endroit le plus retiré, le plus silencieux, dans le jardin de Lindaraxa où tout respire

la mollesse, la langueur, où tout porte à une nonchalante rêverie. La tour de Camares, du haut de laquelle les rois de Grenade contemplèrent si souvent l'approche des armées chrétiennes et les combats qui se livraient dans la plaine ensanglantée; la porte de justice, la mosquée qui renferme le tombeau du fondateur de ce palais, les faits historiques et les fables gracieuses qui se rattachent à ces lieux de même qu'au *Generalif*, (maison d'amour), dont les ruines sont là devant nous mériteraient bien d'arrêter plus long-temps nos pas; mais il ne nous est donné que de parcourir à la hâte ces lieux si poétiques qui du reste ont été plusieurs fois décrits et récemment encore par l'auteur des *Contes de l'Alhambra*.

Grenade surprise, en l'année 1492, fut conquise par les armes victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle. Boabdil, le dernier roi maure, que quelques historiens ont peint comme un monstre de cruauté, et d'autres comme un prince faible mais bon et sensible, ce prince, dit-on, au moment de sortir pour toujours

de ce palais que ses ancêtres avaient bâti, demanda aux vainqueurs, pour grâce dernière, que nul désormais ne pût passer par cette porte dont il allait pour jamais franchir le seuil. Ce vœu bizarre d'un cœur brisé, ce caprice du désespoir fut respecté par la magnanime Isabelle : elle fit murer cette porte.

Les Espagnols, triomphans et tranquilles sous le règne glorieux de Ferdinand et d'Isabelle, tournèrent vers les arts d'imagination ce génie mâle et brillant qu'avait long-temps enchaîné une douloureuse et patriotique indignation. Sous la plume de quelques grands écrivains, leur langue s'épura et se fixa. Il paraît que le langage primitif des anciens peuples de l'Ibérie s'était entièrement perdu durant la domination romaine, et qu'il avait été remplacé par un latin corrompu et barbare. Bientôt les Goths apportèrent leur dialecte teutonique auquel les naturels empruntèrent beaucoup d'expressions, de cette alliance se forma la langue espagnole comme la plupart des langues européennes. Mais les Arabes introduisirent dans cet idiome un nou-

vel élément. Malgré l'antipathie des deux nations, il était dans la nature des choses que les deux langues se modifiassent l'une par l'autre. Celle des Espagnols subit dans l'espace d'environ deux siècles d'heureuses altérations ; elle s'enrichit d'un grand nombre d'expressions nouvelles et poétiques. Elle garda néanmoins son type primitif ; les mots conservèrent leur racine, mais les inflexions et les terminaisons furent pour la plupart changées.

Les Espagnols vantent avec raison la noblesse et la beauté de leur langue. Elle abonde en mots composés, augmentatifs et diminutifs. Elle a des expressions figurées qui, presque synonymes, mais n'ayant pas le même degré d'énergie, donnent les moyens de peindre les nuances les plus fugitives d'un sentiment. Quoique sous la plume de l'écrivain exercé, la langue espagnole se prête facilement à tous les tons, celui qui lui convient le mieux est le sublime. Elle s'adapte admirablement à la poésie héroïque, surtout à la poésie religieuse. Ses mots longs et sonores s'en-

chaînent comme d'eux-mêmes en périodes harmonieuses. Mais elle offre de grands écueils à celui dont le goût n'est pas bien sûr. Sa sublimité dégénère facilement en boursouflure. D'ailleurs, riche pour tout le reste, elle est d'une extrême pauvreté pour les mots techniques d'arts et de sciences, et le peu qu'elle en possède sont presque tous empruntés au français.

A M. DE CASTILHO,

SUR

SON POÈME DE LA PRIMAVERA.

O chantre du printemps! ton livre en a les charmes.
Que ta muse est aimable en ses simples atours!
Elle a pour les heureux les parfums des beaux jours
Et pour les cœurs souffrans le doux trésor des larmes.

Tu me rends le hameau, le foyer paternel,
L'amour, les vœux, les pleurs, le souris d'une mère,
Le temple d'où le soir ma naïve prière
Avec l'encens des fleurs, montait vers l'éternel.

Oui, mon bonheur passé, oui, tous mes jours de fête,
Ces lares, ces amis fiers de mes premiers chants,
Oui, tout renaît pour moi dans tes tableaux touchans;
Tel l'azur d'un beau ciel dans l'onde se reflète.

O bardes inspirés! semez partout des fleurs,
Que votre voix magique endorme la souffrance,
Dans les cœurs attristés ranimez l'espérance;
O célestes amis! enchantez nos douleurs!

Etres que Dieu forma d'amour et de lumière,
Bardes selon son cœur! purs échos de sa voix!
Harpes des saints parvis qui vibrez sous ses doigts!
Il vous prêta des chants pour consoler la terre.

Vous trompez nos regrets, vous savez assoupir
Ce vague et long ennui, vautour insatiable,
Qui ronge au fond du cœur la fibre impérissable,
Qui toujours renaît pour souffrir.

Poète ! que ta main trace sur cette page
Une ligne et ton nom ! dans mon pays aimé ,
Avec un doux orgueil, un jour mon cœur charmé
Répétera ce nom cher aux échos du Tage.

Une ligne et ton nom ! Que sur ces bords lointains,
Une voix sainte et pure à ma voix inconnue,
Réponde avec amour ! Que ma lyre éperdue
Eveille en gémissant, ta lyre aux sons divins !

Une ligne et ton nom ! Oubliant la tempête ,
La fleur qui se penchait sous les froids aquilons,
Pour sourire au soleil, relèvera sa tête
Et de son humble éclat ornera les vallons.

Lisbonne, novembre 1839.

NOTA. Le poète, le savant, l'homme vraiment extraordinaire à qui les vers précédens s'adressent, est depuis l'âge de quatre ans privé de la vue. (*Voyez la note à la fin du volume.*)

RÉPONSE

DE M. DE CASTILHO.

Au milieu de ce bruit d'un éternel orage,
Quand le monde grandit vers un pôle inconnu
Comme le cèdre altier au haut d'un mont sauvage
Par les vents opposés croît toujours soutenu;

Quand un siècle géant, sur une terre impie,
Va de son pied d'airain broyant les temps passés,
Et qu'on n'entend plus rien que la confuse orgie
Des égoïsmes insensés;

Quelle est cette voix solitaire
Qui pleine d'amour et de foi,
Comme un beau rêve sur la terre
A daigné descendre sur moi?

Oiseau qui te caches dans l'ombre
Je te devine à ta douceur;
Sors pour moi de ta grotte sombre,
Esprit dont mon âme est la sœur!

Pourquoi, timide violette,
Te cacher sous l'épais gazon?
Viens! ton oiseau, c'est le poète;
L'heure d'aimer c'est ta saison.

Tous deux nous chantons des prières
Baume divin des cœurs souffrans;
Notre Dieu, nos berceaux, nos mères,
Reçoivent toujours notre encens.

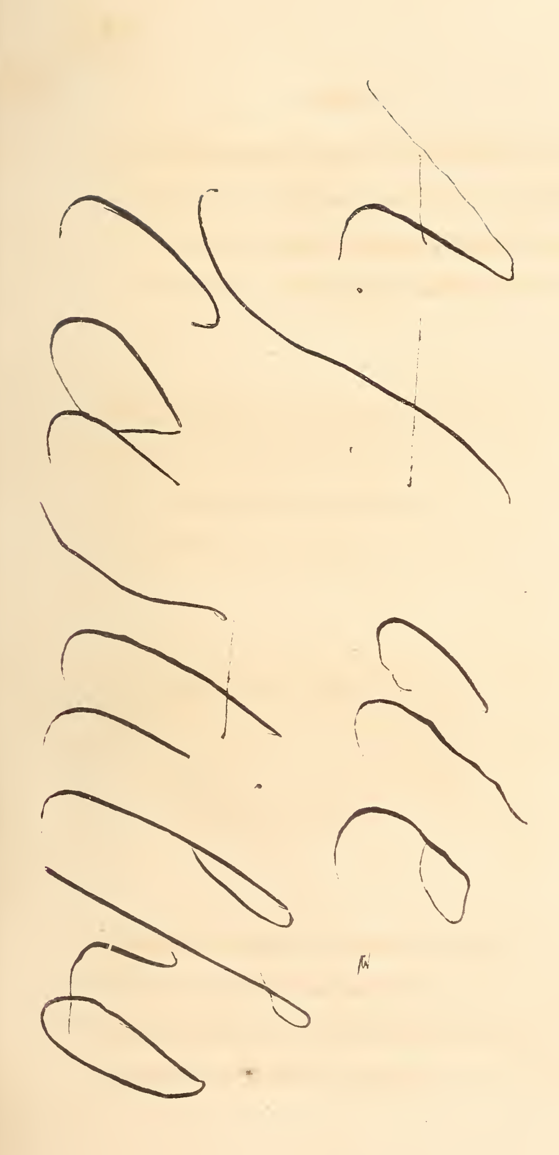
Par la mort, pour nous rien ne tombe
Dans ce néant cher aux pervers;
Tous deux nous avons pour la tombe
Des entretiens, des pleurs, des vers.

Dieu mit en nous sa poésie
Comme une secrète onction
Qui préservât notre humble vie
De l'affreuse destruction.

Cygne plaintif au blanc plumage
Que la mort atteint de son trait,
Pourquoi gémir sous ton ombrage
Où nul écho ne te distrait?

Viens, j'ai souffert, j'ai la voix douce,
Viens que je berce ta douleur.
Dans la pitié, doux nid de mousse,
On dort sans rêver de malheur.

Et quand les lieux de ton jeune âge.
Enivreront ton cœur guéri,
A tes amis, dans cette page,
Montre le nom de ton ami.



Page 150

A MADAME DE CASTILHO.

Je chanterai pour toi, compagne du poète!
Ange au pieux amour, au front noble et charmant!
Laisse-les pénétrer encor dans ta retraite,
    Ces vers échos d'un cœur aimant.

Plus doux est ton parler que les plus douces lyres.
Dieu para tes vertus de talens enchanteurs.
Ta bouche a, je le sais, d'angéliques sourires
    Charme des rêveuses douleurs.

Compagne du poète! ah! je t'aime et t'appelle.
Quand l'étoile scintille en un ciel de saphir,
Quand la fleur qui s'endort sur sa tige nouvelle,
A livré ses parfums au souffle du zéphir;

Quand le lierre embellit le chêne qu'il embrasse,
Quand la rose à côté du lis majestueux,
Brille de son éclat et lui prête sa grâce;
Alors mon cœur pense à vous deux.

O mon Dieu, dis-je alors, aux anges de la terre,
Donne autant de bonheur qu'à tes anges du ciel!
Donne-leur un jour pur que nulle ombre n'altère,
Une coupe enchantée où déborde le miel!

Grâce à toi, grâce à toi dont la main bienveillante
Traça sur le vélin des mots consolateurs!
Que le ciel, s'il se peut, à ma voix suppliante,
Serre encor tes liens de fleurs!

Ces vers harmonieux que dicte un autre Homère,
Qu'ils sont touchans transmis par ta pieuse main !
Des pleurs en les lisant ont mouillé ma paupière.
Compagne du poète ! il est beau ton destin :

Ton nom comme ses chants vivra dans la mémoire
Et ton saint dévoûment charmera l'avenir.
Il te doit le bonheur, tu lui devras la gloire ,
Pourrait-on l'admirer et ne pas te bénir !

Lisbonne, décembre 1839.

A M. DE ***

RÉPONSE A UNE ÉPITRE.

Tu veux, ô maître de la lyre,
Que je retouche tes beaux vers :
Quoi! le faible ramier qui, dans les bois soupire
Doit-il apprendre à l'aigle à planer dans les airs?

L'arbrisseau qui s'incline et qui penche sur l'herbe
Ses rameaux éplorés,
Soutient-il le chêne superbe
Qui va cacher son front dans les cieux azurés?

Moi, je suis le ramier de la verte saulée,
Mon chant n'est qu'un soupir :
Doux roseau, je m'abrite au fond de la vallée,
Tout vent me fait frémir.

Et toi barde inspiré, nouveau cygne du Tage!
Toi que le ciel regarde avec des yeux d'amour,
Ta gloire illustrera le fortuné rivage
Où tu reçus le jour.

La lyre harmonieuse au burin de l'histoire
Est unie en ta main,
Des temps qui ne sont plus tu nous rends la mémoire,
Tout s'anime à ta voix comme au verbe divin.

Chante! ta voix est douce à toute âme blessée
Qu'attriste un amer souvenir;

Ravie, en t'écoutant, vers le ciel élancée,
Elle appelle et contemple un meilleur avenir!

Charme de l'existence, ô sainte poésie!
Que je te dois d'encens, que je te dois d'amour!
Tu jettes bien des fleurs sur ma pénible vie,
Grâce à toi, dans ma nuit, a lui plus d'un beau jour.

C'est à vous, ô mes vers, à toi mon humble lyre,
Que je dois ces amis que j'apprends à chérir,
Leur gracieux accueil, leur bienveillant sourire,
Leurs hymnes qu'ils daignent m'offrir!

Lisbonne, décembre 1839.

TA DOUCE VOIX SÈCHE MES LARMES.

OU

UNE ORPHELINE.

ROMANCE.

Mon amour simple et confiant
Est satisfait de ta présence ;
Je suis heureuse en te voyant,
Tu fuis.... je soupire en silence.
A ton gré tu troubles mon cœur
Et tu dissipes mes alarmes ;
Ton regard suspend ma douleur,
Ta douce voix sèche mes larmes.

Jamais à mon cœur désolé
N'a retenti la voix d'un père,
Mes premiers pleurs n'ont point coulé
Sur le sein d'une tendre mère ;
Enfant, je versais dans ton cœur
Et mes regrets et mes alarmes,

Ton regard charmait ma douleur ,
Ta douce voix séchait mes larmes.

Laisse-moi gémir dans ton sein ,
Soutiens ma tête languissante !
Sur ce front rêveur et chagrin ,
Étends une main caressante !
A ton gré tu troubles mon cœur
Et tu dissipes mes alarmes ;
Ton regard suspend ma douleur,
Ta douce voix sèche mes larmes.

Toi que j'aimais dès mon berceau ,
Et sans détour et sans partage ,
Supporte ce faible roseau
A demi brisé par l'orage !
A ton gré tu troubles mon cœur
Et tu dissipes mes alarmes ;
Ton regard suspend ma douleur,
Ta douce voix sèche mes larmes.

L'ÉTOILE DES MERS

Hymne à la Vierge

A bord de l'Ibérie.

« Mais bellu que o fulgor que ao sol precorré »
BOCCAGE.

Brille, et que ta lueur nous guide et nous console !
Brille, astre de salut, sur l'océan brumeux !
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige notre esquif sur les flots écumeux !
Soutiens-nous, sauve-nous, ô Vierge tutélaire !
O toi que Dieu donna pour mère aux malheureux !
Qu'en un jour de clémence il promit à la terre,
Toi qu'il remplit de grâce, ô Vierge, amour des cieux !

Pure rose d'Eden que n'a point profanée
Le souffle qui ternit tout un monde en sa fleur,
Mystérieuse rose à Dieu prédestinée,
Couronne des élus au séjour du bonheur,
Plains, ah ! plains cette terre aux larmes condamnée,
Où tu languis un jour ;
Et des monts éternels, que ta tige inclinée
Sur l'univers souffrant verse un parfum d'amour !

Brille, et que ta lueur nous guide et nous console,
Brille, astre de salut, sur l'Océan brumeux !
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige notre esquif sur les flots écumeux !

Comme un nid balancé sur la branche du saule,
Et qu'un enfant folâtre en arrache en ses jeux,
Tombe, et, jouet des vents, roule, fuit et s'envole
Sur le torrent rapide aux tourbillons neigeux ;
Telle, au gré des autans, sur la vague infidèle,
Sans qu'aucun astre ami protège son retour,

Errante et loin du port, flotte l'arche si frêle
Où, pauvre oiseau, je chante et gémis tour à tour.

Brille et que ta lueur nous guide et nous console,
Brille, astre de salut, sur l'océan brumeux !
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige notre esquif sur les flots écumeux !

Vois ! par mes soins pieux, l'autel de coquillage
Déjà s'est élevé sur un bronze assoupi ;
J'y dépose le lis qu'au champ de l'ermitage,
La veille du départ, avec foi, j'ai cueilli.
Pur, il s'épanouit au doux soleil de France,
Et par ton saint temple abrité,
Emblème de candeur, de paix et d'espérance
Que des noirs aquilons le souffle a respecté !

O Vierge, tu le sais, dès ma tendre jeunesse,
Je t'offris mes concerts, et mes vœux et mes pleurs.

Quand mon front de douze ans se voila de tristesse ,
Mon luth te raconta mes naïves douleurs;
Mourante je chantais : « Prends mes jours purs encore!
« Heureux l'enfant pieux qui s'endort au Seigneur,
« Et la vierge expirant à sa première aurore
« Comme un lis moissonné dans sa pure blancheur !

Mais tu n'as pas voulu rompre sitôt mes chaînes.
J'ai vécu : ce calice amer je l'ai tari !
Durant de longues nuits , sur ces vagues lointaines ,
A soupiré mon luth , écho d'un bord chéri ;
Mais , calme en sa douleur, tu le sais , Vierge sainte ,
Rassuré par ton nom,
Ce faible cœur de femme ignorait toute crainte,
Quand les flots se dressaient, quand grondait l'aquilon,

Je pressais sur mon sein ta glorieuse image ,
Et croyais m'appuyer sur un bras tout puissant ;
Mêlant un chant d'amour aux longs cris de l'orage ,
Je disais , l'œil fixé sur le ciel menaçant :

« Brille, étoile des mers, apparais blanche et belle !
« Que ta présence annonce et ramène un beau jour !
« Guide-moi, guide-moi vers le port que j'appelle,
« Terme d'un long exil, objet d'un saint amour ! »

Si ma prière, hélas ! ne doit être exaucée,
France, si loin de toi je dois vivre et mourir,
Près de ce mât tremblant, par la lame bercée,
De mon dernier sommeil si je dois m'endormir,
Sur moi, si dès ce jour, cette onde courroucée
Doit rouler et mugir,
Ou sur l'écueil désert par la vague lancée,
Si ma cendre oubliée à jamais doit languir,

Eh bien qu'il soit ainsi ! qu'importe où cette argile
Gise, informe débris dans un cercueil pressé,
Et comme un chaume éteint, une poussière vile,
Engraisse un froid gazon, nourrisse un ver glacé !
Qu'importe où du ramier la compagne plaintive
Cesse de soupirer sur le tremblant rameau ?

Qu'importe où s'aille perdre une onde fugitive?
Qu'importe où l'aquilon jette un frêle roseau?

O tombeau paternel! sol natal! chère France!
Temple où l'eau du baptême a coulé sur mon front,
Adieu! mère adorée, et vous amis d'enfance,
Voyez, voyez les cieux qui nous réuniront!
Assez et trop long-temps sur cette terre aride
J'ai cherché le bonheur.
Le bonheur d'ici-bas est un rêve perfide,
Un bruit qui nous égare, un mirage trompeur.

Comme passe au désert la brise gémissante,
J'ai passé sur ce globe et sillonné ces flots.
Comme une ombre oubliée et dans l'espace errante,
J'implore le cercueil pour trouver le repos.
Moins ardente, en ce lieu d'espoir et de supplice
Où le crime s'efface, expié par l'amour,
Une âme que retient la divine justice
Implore la clarté de l'immortel séjour.

Oui, de jours et d'ennuis, j'en ai trop.... Dieu terrible !
Ce lourd fardeau, long-temps faudra-t-il le porter?
En captif résigné, quand la fuite est possible,
Je veux user mes fers, et non les rejeter ;
Mais l'alcyon blessé qui d'une aile sanglante
Rase les flots amers,
Succombe à la douleur, et, quand vient la tourmente,
S'il ne trouve un appui, s'abîme au sein des mers !

Sois ma force et mon guide, ô Vierge tutélaire !
O toi que Dieu donna pour mère aux malheureux !
Toi qu'en un jour de grâce, il promit à la terre,
Sois ma force et mon guide, ô Vierge, amour des cieux !
Brille, et que ta lueur m'éclaire et me console !
Brille, astre de salut, sur l'océan brumeux !
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige mon esquif sur les flots écumeux !

Envoi à Mesdames de ***

Colombes du seigneur sous son aile abritées,
Vous qui fuyant ce monde aux vagues agitées,
Coulez des jours de paix à l'ombre du saint lieu,
    O vous filles de la prière,
    Célestes fleurs du sanctuaire,
    Parfums de la maison de Dieu!

Accueillez ces accens échappés de mon âme!
Du milieu des écueils où se brise ma rame,
J'implore en soupirant la mère du sauveur;
    Pures comme les voix des anges,
    Vos voix à l'hymne de louanges
    Mêleront ce chant de douleur.

Ma voix n'a que des pleurs et des notes plaintives,
Car j'erre encore, hélas! sur cette mer sans rives,

Dans ce monde de bruit où vous n'habitez plus.
Je vais du couchant à l'aurore,
Hélas! et je n'ai point encore
Trouvé l'heureux port des élus!

SOUFFLEZ POUR MOI, VENT DU RETOUR!

ROMANCE.

A bord de l'Ibérie.

Soufflez pour moi, vent du retour!
Poussez mon esquif au rivage!
Ma mère est là sur cette plage;
Elle m'attend et chaque jour
Demande au ciel qu'il me ramène,
Et chaque jour ses pleurs mouillent la froide arène.
Soufflez pour moi, vent du retour!
Rendez sa fille à son amour!
Soufflez pour moi, vent du retour!

Soufflez pour moi, vents du retour;
Cette rive est celle de France!
Bord dont j'ai tant pleuré l'absence;
Là, rapide comme un beau jour,
S'écoula ma paisible enfance!. .
Ah! dussé-je aujourd'hui n'y trouver que souffrance,
Soufflez pour moi, vent du retour!
Rendez ces lieux à mon amour;
Soufflez pour moi, vent du retour.

Moment désiré du retour,
Quel désespoir trouble tes charmes?...
Ah! du moins confondons nos larmes!
Celui qui manque à notre amour
Verra notre douleur amère.....
A l'enfant voyageur, rends la tombe d'un père,
O Dieu que j'implore en ce jour!
Soufflez pour moi, vent du retour,
Soufflez pour moi, vent du retour!

Soufflez pour moi, vent du retour,
Enflez nos frémissantes voiles!
La nuit, scintillante d'étoiles,
Vient au ciel remplacer le jour.
Voici l'heure où ma tendre mère
Au temple va prier.... Ciel! entends sa prière!
Rends, rends sa fille à son amour!
Soufflez pour moi, vent du retour!
Soufflez pour moi, vent du retour!

A MADAME SOPHIE PANNIER.

Toulon, octobre 1840.

Sophie!... ah! ce doux nom fait rêver le poète,
Et l'éclat dont il brille enivre l'amitié.
Ma bouche avec amour bien souvent le répète
Pour calmer les terreurs de mon cœur effrayé.

Car, propice un instant, le ciel menace encore.
L'orage atteint l'oiseau qui chantait son retour;
Joyeux, il prit son vol par une fraîche aurore...
Las! il tombe épuisé près de son nid d'amour.

Il s'arrête mourant et brisé de fatigue ;
Il cherche un clair ruisseau... le ruisseau s'est tari.
— Ah ! pourquoi fuir les bords où d'une main prodigue,
D'un pur grain, si long-temps le Seigneur t'a nourri?

Pourquoi, jeune imprudent, ouvrir ton aile errante
Et bravant tant d'écueils, franchir les vastes mers?
Tu perds de si doux fruits, une eau si transparente,
Un nid si mollement balancé dans les airs !

— Il est vrai, j'ai trouvé sur la rive lointaine
Et des fruits et de l'ombre et d'abondantes eaux,
Les roses embaumaient ma couche aérienne
Et mes chants passagers éveillaient mille échos.

Mais sur mon rameau vert, dans ma couche fleurie,
Je souffrais d'un long mal, je mourais chaque jour.
Ma voix en s'éteignant appelait la patrie,
Mon âme s'envolait vers mon premier séjour.

Une voix s'éleva qui me criait : courage!
Vers nous, pauvre exilé, ne reviens pas encor.
Aux lieux où tu naquis tu n'as plus d'héritage ;
Pour y trouver un gîte, il te faut un peu d'or.

Je ne l'entendis pas cette voix tutélaire
Non, je n'entendais rien que le cri de mon cœur.
Je m'écoutais gémir, pensive, solitaire,
Et toujours recueillie au fond de ma douleur.

Dans mon front bouillonnait une ardente pensée,
La fièvre l'étreignait comme un brûlant bandeau
Un éternel mirage à ma vue abusée
Sur l'abîme écumant suspendait mon hameau.

J'ai suivi sur les flots l'image enchanteresse,
Faible et la contemplant d'un regard fasciné.
Imprévoyante, hélas ! j'ai quitté sans tristesse,
Le champ d'épis couvert... D'autres l'ont moissonné.

Et je vogue où m'entraîne un pouvoir invincible,
Livrant aux vents d'été mes frivoles chansons.
L'active roue au loin, brise l'onde paisible.....
Vieux Marseille! bientôt nous te reconnaissons.

Tremblante de bonheur, d'une voix faible et douce
Je dis : salut au bord que j'ai long-temps pleuré!
Mais stérile pour moi, las! ce bord me repousse
Et je fuis; je repars le cœur désespéré.

Partir!... aux lieux chéris où je laisse une mère,
Devais-je donc ainsi n'apparaître qu'un jour?
Oh! bonheur entrevu! déception amère!
Ainsi mes rêves d'or se brisent tour à tour...

Vainement sous le toit que bénit ma tendresse,
Au banquet fraternel je me vois convier;
Sans un seul épi mûr pour les jours de détresse,
Puis-je dormir à l'ombre ou m'asseoir au foyer?

Reprenons, il le faut, la bêche et la faucille;
Allons d'un nouveau champ tracer les durs sillons;
Celui que mes labeurs avaient rendu fertile
N'a point bruni pour moi l'or pur de ses moissons.

Dans mon cœur déchiré refoulant mes alarmes,
Je voudrais étouffer mes sanglots douloureux.
Je voudrais et ne puis dissimuler ces larmes,
Flots amers, qui toujours voilent mes tristes yeux.

Cependant, me couvrant un seul jour de son aile,
Si l'amitié me dit : chante, on t'écoutera !
Avide d'exhaler tout l'encens qu'il recèle,
Le vase chancelant encor se soutiendra.

Le flambeau vacillant sous un souffle de glace
Ranime en s'abritant ses mourantes lueurs,
Et la liane unie au palmier qu'elle embrasse,
Voit, malgré l'aquilon, s'épanouir ses fleurs.

J'espère ! aux cœurs brisés Dieu donna l'espérance
Comme au désert aride il donna l'oasis.
Mais qu'un accent ami passe sur ma souffrance
Comme un rayon divin sur les cieux obscurcis !

Sophie ! accepte au moins l'humble et frêle guirlande
Qu'a tressée en coûrant le pauvre pélerin,
Rameau pris au désert, humble et suprême offrande,
Pâle fleur arrachée aux buissons du chemin !

LES INONDATIONS

ET LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

ÉLÉGIE

Dédiée à Monseigneur l'Évêque de R....

« Prenez de notre pain cette miette épargnée. »

I.

Céleste charité, plane sur ces débris!
Vois ces flots déchaînés!... Ce qui survit encore,
Sauve-le de la mort! ouvre-lui tes abris!
Sauve celui qui pleure et gémit et t'implore!

Ils sont nus et mourans ; sur leurs membres glacés
Jette un voile pieux. A leur cité croulante,
Arrache ces enfans, leur mère délirante,
Sous leur toit chancelant ces vieillards délaissés.

Vois, la rougeur au front, cette triste famille :
Son champ est inondé, son chef est au tombeau ;
Elle mendie, hélas ! et la mère et la fille
Cachent leurs yeux baissés, sous un hideux lambeau.

Le désespoir les suit et la faim les dévore.
Ceinte de froids brouillards, quand se lève l'aurore,
Quand le froid crépuscule étend son voile noir,
Quand la nuit plus glacée a remplacé le soir,
Nul toit ne les reçoit. Sans foyers, sans asiles,
Au sein de nos hameaux, aux portes de nos villes,
Ils tombent ; ils n'ont plus la force de souffrir.
Quoi ! les voir et passer !... quoi ! lorsqu'ils vont mourir !..

Non ! venez ; de la nuit passez les tristes heures
Sous notre chaume hospitalier.
Convives que le ciel voulut nous envoyer,
Entrez ; il est pour vous, dans nos humbles demeures,
Une part au banquet, un place au foyer.

Infortunés ! ainsi vous accueillent sans doute
Ceux à qui Dieu vous fait rencontrer sur leur route :
Pour plus pauvre que lui , le pauvre laboureur
Garde une part du pain qu'a trempé sa sueur.

Ainsi vos prêtres saints, émus de vos misères,
Vont au devant de vous gémissantes brebis,
Guident vos pas tremblans, et dans les sanctuaires,
Au sein du bon pasteur, vous trouvent des abris.

D'autres vont, animés d'un sublime courage,
Du cruel élément bravant l'aveugle rage,

Sur la planche fragile ou les roseaux tressés,
Vous arracher aux flots qui grondent courroucés.

Lévites généreux, intrépides phalanges,
Héros chrétiens, soyez bénis!
Ah! sans doute déjà les chœurs sacrés des anges
Ont répété vos noms aux célestes parvis.

La force est dans vos bras, le miel dans vos paroles,
Dans vos cœurs embrasés l'ardente charité;
Sur vos fronts, revêtus de pures auréoles,
Du Dieu qui vous soutient brille la majesté.

Comme un signe de grâce aux jours de la colère,
Vous élevez la croix, pacifique étendard,

Et sur le bois sanglant fixant un long regard,
La douleur se résigne et le mourant espère;
Sur sa lèvre livide, erre un accent pieux,
Sur son front qui se glace, un pur reflet des cieux.

Sur les humides flancs de la nue orageuse,
Ainsi l'arc du Seigneur, écharpe radieuse,
Eclata tout-à-coup, dans les airs déroulé,
Quand s'abaissaient les flots, Océan sans rivage,
Et qu'à la voix de Dieu, des eaux du grand naufrage,
Ce globe s'exhumait, tremblant et mutilé!

II.

Mais nous, nous qui du port contemplons la tempête,
O mes concitoyens! serons-nous sans pitié?
A ces vivans débris que la vague rejette,
Pour venir jusqu'à nous, qu'un chemin soit frayé

Ou du moins que nos dons aillent dans ses alarmes
Chercher le naufragé sur la grève expirant.
Nos mains peuvent de loin essuyer quelques larmes,
Arracher plus d'un frère au fléau dévorant.

Mais qu'entends-je? une voix et puissante et sacrée
S'élève au seuil du temple et remplit le saint lieu.
Peuples, vous l'entendez cette voix vénérée (1),
La voix qui chaque jour pour vous monte vers Dieu.

Et déjà vous portez votre or ou votre obole,
Présent de l'opulence, ou don de l'ouvrier :
Car tous ont recueilli l'éloquente parole,
Grain divin, qui pour tous a dû fructifier.

Elargis tes parvis, ô sainte basilique !
Vois la foule attendrie, à longs flots s'y pressant;

(1) Celle de l'Évêque.

Vois nos mains s'entr'ouvrir et sur ta dalle antique
Pleuvoir l'humble denier, trésor de l'indigent.

Prenez de notre pain cette miette épargnée,
Prenez, infortunés, ces fruits de nos labeurs;
Prenez, car près de nous votre cause est gagnée,
Et nos yeux bien long-temps pleureront vos douleurs!

Rodez, décembre 1840.

LA CATHEDRALE DE RODEZ.

ÉLÉGIE

Dédiée à ma Mère.

« Ailleurs m'attend la paix du grand sommeil. »

Je vous salue, auguste basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur!
Mon pied tremblant franchit donc ce portique!
Mon cœur ému frémit d'un saint bonheur,
Je vous salue, auguste basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur!

Combien de fois, vieux temple de mes pères,
Des bords lointains, vers vous, j'ai soupiré!
Combien de fois, aux terres étrangères,
Comme un ami, mes yeux vous ont pleuré!

Combien de fois, dans un soudain mirage,
J'ai cru revoir cette imposante tour,
Comme on croit voir, glissant dans le nuage,
L'âme envolée au bienheureux séjour!

Combien de fois, belle et mystérieuse,
La grande nef, sur l'océan d'azur
M'est apparue, à la clarté douteuse
Du jour qui fuit en voilant son front pur!

J'aimais à dire à ceux d'une autre plage
Mon doux pays, ma natale cité;
Mais du vieux temple, amour de mon âge,
J'aimais surtout à dire la beauté.

Je leur disais sa noble architecture,
Ses noirs piliers, sa mystique lueur,
Sa vaste enceinte où la brise murmure
Comme l'écho d'une intime douleur.

Je leur disais, au lever de l'aurore,
Les beaux fleurons de ses feux éclairés,
Le bruit des pas sur la dalle sonore,
L'orgue éveillant les cantiques sacrés.

Et cette tour hardie et gracieuse
Qui semble fuir loin du regard surpris.
— Des anciens jours œuvre miraculeuse!
Qui vous orna de ces cordons fleuris?

Qui décora la quadruple tourelle?
Si près des cieux, quelle main suspendit
Votre escalier, magnifique dentelle,
Léger réseau de marbre et de granit?

Si l'on en croit nos légendes antiques,
Le ciel prit part à ces heureux travaux ;
Ils grandissaient sous des mains angéliques
Quand l'ouvrier se livrait au repos.

Au sein des nuits, des lueurs inconnues
Illuminaient parfois ces murs naissans ;
On s'étonnait d'entendre, dans les nues,
Des saints marteaux les coups retentissans.

Qu'avec transport je revois ce portique !
Ici mon cœur frémit d'un saint bonheur.
Je vous salue, auguste basilique,
Où jeune enfant, j'invoquais le Seigneur !

Celui qui vient, lassé d'un long voyage,
Mourir aux lieux qui furent son berceau,
Aime à revoir son rustique héritage :
L'étroit jardin, l'humble toit sous l'ormeau,

L'entrée obscure et la salle voûtée,
L'atre où jadis s'assemblaient les aïeux,
Au vieux lambris la grande croix sculptée,
Tout l'attendrit et tout charme ses yeux.

Ici, bercé dans les bras d'une mère,
Petit enfant, souvent il s'endormit,
Ce fer rouillé fut porté par son père,
Là, de l'aïeul le portrait lui sourit.

Moi, je reviens aux lieux où je suis née,
Mais je n'ai plus de chaumine au hameau,
Je n'ai pas même, au soir de ma journée,
Pour m'abriter un fragile rameau!

De ce penser trop souvent accablée,
Je viens à vous, temple majestueux!
Je viens à vous et je suis consolée,
Je crois revoir un toit de mes aïeux?

Oui, tout à Dieu, sous cette voûte antique,
Mon cœur ému frémit d'un saint bonheur ;
Je vous salue, auguste basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur !

Et cependant, d'un coup prochain atteinte,
Quand au soleil se fermeront mes yeux,
L'écho sacré qui pleure en cette enceinte
Ne dira point un chant doux et pieux !

Ce n'est point là que ma cendre ignorée
Doit reposer jusqu'au jour du réveil :
D'avance ailleurs ma place est préparée,
Ailleurs m'attend la paix du grand sommeil.

Ailleurs mon cœur implore une humble pierre,
L'adieu des morts, de saintes oraisons ;
La terre ailleurs me sera plus légère :
Il n'est point là celui que nous pleurons !

Il n'est point là ; sa dépouille chérie
Repose, hélas! dans un obscur hameau.
En vain sa gloire illustra sa patrie,
Un froid oubli pèse sur son tombeau.

Aucune voix sur l'humble mausolée
N'a prononcé de civiques adieux.
Ses enfans seuls, sa veuve désolée,
Vont visiter l'enclos silencieux.

L'amitié seule et sa triste famille
Mouillent de pleurs le funèbre gazon...
D'un pur éclat, tel un astre qui brille,
Trop vite éteint, se perd dans l'horizon.

Mais le jour vient où, déchirant la nue,
L'astre éclipsé, plus brillant reparaît;
Pleurant enfin la vertu méconnue,
Un peuple entier s'unit dans un regret...

Mais qui dira sa bonté paternelle?
Dans les revers sa stoïque vertu?
Ce cœur si tendre et cette âme si belle!
Ce vaste esprit de grâces revêtu?

Oh! qui dira ce bienveillant sourire,
Ce doux regard sur nous toujours tourné,
Ce son de voix vibrant comme une lyre,
De cheveux blancs ce beau front couronné?

J'entends encor cet entraînant langage,
Je vois ces traits, ce regard plein d'amour;
J'ai dans mon cœur sa noble et sainte image;
Elle y vivra jusqu'à mon dernier jour.

Déjà pourtant le déclin de l'année
A ramené le jour de nos douleurs,
Et l'humble fleur dont sa tombe est ornée
Attend encor le tribut de nos pleurs.

L'église en deuil, ni l'enclos solitaire,
N'ont point revu ses enfans à genoux,
Prier ensemble au triste anniversaire...
Un sort fatal les a dispersés tous!

Un seul a pu de la pompe annuelle,
Renouveler l'appareil douloureux.
Un seul a pu dans la sombre chapelle,
Au nom de tous, offrir de tristes vœux.

Moi, cependant, par le ciel rappelée,
Je vais revoir le marbre révéré;
Ma bouche avide à la pierre collée,
Croira toucher ce front cher et sacré.

Pour bien long-temps, adieu, voûte gothique!
Je porte ailleurs mes pas et ma douleur.
Adieu, vieux temple, auguste basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur!

Rodez, 8 décembre 1840.

UNE VOIX DU CIEL.

Je sentais comme une ombre
Mes jours s'évanouir,
Mes yeux d'un voile sombre
Lentement se couvrir.

Morne et pâle de crainte,
Mon front était baissé,
Saignant sous ton étreinte
Et de tes nœuds pressé,

O mal ! hideux reptile !
Ce cœur te fut soumis,
Ce cœur vain et débile,
Par lui-même surpris.

Ta dévorante haleine
Me roula dans la plaine
Comme un rameau séché,
Comme un épi fauché.

Comme la feuille morte
Que l'ouragan emporte,
Au hasard je courais :
A mon vertige en proie,
J'allais cherchant ma voie
Et toujours m'égarais.

Mon âme impatiente
Frémissait dans mon sein,

Telle une eau bouillonnante
Frissonne dans l'airain.

Je dis à l'existence :
Tu n'es rien que douleur !
Je dis à la science :
Tu n'es que vaine erreur !
Miracles de la lyre,
Vertu, gloire, amitié,
En un jour de délire,
Mon cœur a tout nié.

Puis, ma tête flétrie
Sur ma main amaigrie,
Tristement se posa...
Mon orgueil se brisa.

De son doute accablée
Mon âme fut troublée

Comme un ciel orageux.
Sur ma joue inondée,
Mes pleurs, brûlante ondée,
Coulaient impétueux.

Solitaire colombe,
Je palpitais d'effroi.
J'allais dire à la tombe :
Je n'espère qu'en toi!...

Mais ma pensée impie
Sur ma bouche expira,
Car une voix bénie
Dans mon cœur pénétra :
« Toi qui gémis, espère!
« Pleure aux pieds du Sauveur;
« Une larme sincère
« Fléchira sa rigueur.

« Bienfaisante rosée,
« Dans ton âme brisée,
« La grâce descendra,
« Le calme renaîtra.

« Du Dieu qui te convie,
« La parole est la vie ;
« Viens, son joug rend heureux ;
« Viens, onde salutaire.
« L'accent qui régénère
« Va descendre des cieux !

Étonnée, éperdue,
Mon Dieu, je suis venue
Et j'ai crié vers toi,
J'ai parlé contre moi....

Et lorsque prosternée
Je tremblais à ton nom,

Sur ma tête inclinée
A plané le pardon.
O divine clémence,
Tu transformes mon cœur !
Il s'ouvre à l'espérance,
Il renaît au bonheur.

De ta parole avide,
Je l'écoute en pleurant,
Ainsi le sable humide
Boit les flots du torrent.

O Dieu, beauté suprême !
Heureux celui qui t'aime,
Qui t'aime avec transport !
C'est toi qui m'as cherchée,
Toi qui m'as arrachée
Aux serres de la mort.

C'est toi qui m'as choisie,
C'est toi qui de ma vie
Viens au bord du tombeau
Rallumer le flambeau.

Comme au désert aride,
Une source limpide
Charme le voyageur;
Comme sous un ciel rose,
Au soir il se repose
Oubliant la chaleur;

D'une vie agitée
Oubliant le labeur,
Je me suis abritée
Sous le toit du Seigneur.

Oh! que de ta demeure,
Mon Dieu, j'aime la paix!

Le jour fuit comme une heure
Aux lieux où tu te plais.
Là mon âme navrée
Se calme en t'implorant ;
Heureuse et rassurée,
Je soupire pourtant.

Oui, dans ton sanctuaire,
En ma tristesse amère,
Bien souvent tu me vois
Sans prière et sans voix.

C'est que mon âme ardente,
De désir palpitante,
Plus haut voudrait voler....
Dieu ! que pour t'être unie,
En céleste harmonie
Ne puis-je m'exhaler !

Ou d'amour consumée,
Odorante fumée,
Parfum doux à tes yeux,
Etre ravie aux cieux!

O Dieu, beauté suprême!
Heureux celui qui t'aime,
Qui t'aime avec transport!
C'est toi qui m'as cherchée,
Toi qui m'as arrachée
Aux serres de la mort!

ESPOIR.

« Je te salue ô mort, libérateur céleste! »

LAMARTINE.

Lorsque je dormirai sous le marbre insensible,
Quand le plomb du cercueil sur mon cœur pesera,
Dis-moi flambeau divin, essence incorruptible,
Mon âme! quel séjour devant toi s'ouvrira?

Dans les champs de l'éther, ombre vague et plaintive,
Te verra-t-on glisser quand le jour va finir?
Dans les rameaux pleurans des saules de la rive,
Esprit mélodieux, au soir dois-tu gémir?

Au foyer de famille, invisible et présente,
Pourras-tu recueillir quelques regrets pieux,
Ecouter des vieux jours l'histoire attendrissante
Et du front paternel revoir les blancs cheveux?

Fière, dois-tu planer au séjour des orages
Sur un char de vapeurs?
Ou te cacher, timide, au fond des bois sauvages?
Ou murmurer dans l'onde, ou dormir sur les fleurs?

Loin, frivole penser! mensongère féerie!
Ame souffle de Dieu, revole dans son sein!
Tu descends d'un séjour où l'on chante, où l'on prie,
Où l'amour est sans borne et le bonheur sans fin;

Trône où de Jéovah la majesté visible,
Remplit d'un saint effroi le brûlant séraphin,
Sphère immortelle où, pur, radieux et paisible,
Luit au soleil sans ombre, un jour sans lendemain !

Brille à mes yeux ravis, ô lumière incréée !
Soleil de vérité ! vivifiant rayon !
Et toi, cité de Dieu, toi demeure sacrée,
Reçois-moi dans ton sein triomphante Sion !

Véritable patrie, immortel héritage,
A moi par l'espérance et par le souvenir,
Séjour qui m'es promis, mon seul but, mon partage,
Loin de toi, si long-temps qui peut me retenir ?

Reçois-moi dans ton sein ! en tous lieux, à toute heure,
          Je m'élance vers toi ;
Ton enfant dans l'exil languit, soupire et pleure...
Quand tes brillans parvis s'ouvriront-ils pour moi ?

Laissez-moi m'envoler comme l'oiseau rapide !
Comme le trait qui fuit dans l'espace éthéré !
Laissez-moi rejeter, proie informe et livide,
Cette argile importune au sépulcre altéré !

Que sont pour moi les biens que le vulgaire envie ?
Décevantes amours, puérile grandeur,
Gloire, bruit d'un moment, vains hochets de la vie !
Dites, qu'êtes-vous pour mon cœur ?

Une fleur que le vent roule pâle et flétrie,
Que dédaignent mes vœux, que repousse ma main.
Non, désert populeux, monde stérile et vain,
Limon que j'ai foulé, tu n'es point ma patrie !

Ailleurs est mon espoir, oui, ces ailes de feu
Tantôt vont secouer leur voile de poussière :
Adieu, bonheur humain ! adieu, gloire éphémère !
Périssable soleil, adieu !

Sur ce globe où tu luis je me sens étrangère,
Et d'un autre soleil j'entrevois la splendeur.....
Oui, mon âme est loin de la terre
Qu'effleure mon pied voyageur!

NOTES.

NOTE I, page 9.

TRADUCTION DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Le poète qui nous a fait l'honneur de traduire cette petite pièce est un des hommes les plus marquans qu'il y ait aujourd'hui en Portugal, soit dans les lettres, soit dans la politique. Le nombre de ses écrits en divers genres est très considérable, et la tribune législative lui doit le plus grand éclat dont elle ait brillé en ce pays. Au nombre de ses œuvres poétiques, est un recueil de *rimas* qu'il a publié sous le pseudonyme singulier de *Jeon minino* (Petit Jean). Nous avons pris dans cet ouvrage la belle ode intitulée : l'*Antre de Viriate* dont nous nous hasardons à donner une traduction, en prose pour plus de fidélité. Si cet

essai passe sous les yeux du poète et qu'il obtienne son approbation, nous oserons donner la version complète du recueil.

NOTE II, page 30.

Le silence descend sur la cité rieuse.

Rien n'est délicieux comme une calme et belle soirée en Portugal, c'est chose assez rare ; souvent l'air est agité par des vents violens, surtout aux bords de la mer. Le village de Belem peut être regardé comme un faubourg de Lisbonne. La vue dont on jouit de la terrasse du palais appelé *Quinta Real* est admirable. Le Tage, en cet endroit, a une lieue de largeur. Quoique la ville soit située sur la même rive du fleuve, on en voit les principaux monumens. La rive opposée offre des coteaux un peu arides et couverts d'oliviers au pâle feuillage. Au-dessous du palais de la reine, en suivant le cours du fleuve, on trouve d'abord le palais qu'a long-temps habité M. le marquis de Loulé et sa famille ; puis la belle cathédrale et le couvent de Belem. On sait que ce mot est une abréviation de Bethléem. Ce monastère et cette église situés au bord de la mer furent érigés sous l'invocation de la sainte Patronne des navigateurs, qui est aussi celle du royaume. Le couvent est aujourd'hui une maison de charité et d'éducation gratuite.

La voûte de l'église est admirable. Toutes les parties de ce bel édifice ont un caractère de grandeur et de sévère simplicité. Ses décorations sont les attributs de la navigation : des ancres, des cordages, en marbre, remplacent les ornemens ordinaires d'architecture. Nous donnons ailleurs l'histoire et une description détaillée de cet intéressant monument.

Un peu plus loin et presque en face du couvent, mais de l'autre côté du quai et véritablement baigné par la mer qui en bat les murs extérieurs, est le remarquable palais appelé *Quinta da Praya,* résidence actuelle de M. le marquis de Loulé. Rien de plus pittoresque que la situation de cette demeure. Mais c'est sur la terrasse du palais de la reine qu'ont été faits les vers auxquels cette note se rapporte.

NOTE III, page 68.

LE COUVENT DE LIÈGE.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rapprocher des vers qui retracent ce couvent, désert depuis quelques années, la description qu'en faisait, en 1787, un spirituel Anglais qui avait fixé sa résidence en Portugal, et que des relations avec les personnages les plus éminens de ce temps, et en particulier avec l'illustre famille de Marialva, et même avec plusieurs membres de la famille royale, mettaient à même de recueillir des observations qu'il a consignées dans une série de lettres fort curieuses. Ces lettres ont été traduites en français en 1836 et insérées dans le journal l'*Abeille,* par madame Catherine d'Andrada, femme d'un rare mérite, qui écrit avec une élégance égale en trois langues, le français, l'anglais et le portugais. Il m'est bien doux de lui rendre ici un témoignage de ma haute estime et de ma tendre affection.

Ramalhao, 18 novembre 1787.

« Jamais je ne vis un si beau jour ni le ciel d'un bleu plus « éclatant........ Nous partîmes à cheval à six heures et demie « et nous passâmes sur les collines agrestes qui dominent une « vaste étendue de campagnes désertes; car, s'il existe des « villages, ils sont enfoncés dans les creux et dans les ravins.

« Comme nous comptions parcourir les montagnes de Ciutra « dans toute leur longueur, on avait placé des relais en diffé- « rens endroits. Notre premier objet était le couvent de *Nossa* « *Senhora da Penha,* le groupe pittoresque d'édifices que je vis « briller dans le lointain, en approchant de la côte de Lisbonne. « De cette hauteur pyramidale, la vue est sans bornes. On « contemple une immense masse d'eau. . . . .

« . . . .

« Comme nous avions ensuite une grande route à faire, je ne « pus rester aussi long-temps que je l'aurais voulu sur cette « cime aérienne et retirée. Descendant par un chemin qui ser- « pente entre les rochers d'une manière fort irrégulière, nous « côtoyâmes pendant plusieurs milles un terrain étroit placé « sur le sommet d'éminences sauvages et arides, jusqu'au « couvent de Liège, qui répondit parfaitement au premier coup- « d'œil à l'idée que je m'étais faite de l'établissement de Ro- « binson Crusoé. Devant la porte qui est placée entre les bords « d'un immense rocher, s'étend un frais gazon où paissent des « bestiaux; leurs clochettes harmonieuses me firent souvenir

« de mes premières années qui s'écoulèrent dans des lieux « agrestes. Les cellules, la chapelle et le réfectoire de l'ermi« tage sont taillés dans le roc et tapissés d'écorce de liège. « Plusieurs sont couverts et planchéiés de la même manière, « ce qui est doux et agréable aux pieds. Les plates-bandes de « fleurs et les massifs d'arbres dispersés entre les rochers sont « charmans; je me plus à en examiner les plus petits recoins « en suivant le cours d'un ruisseau limpide et murmurant que « l'on a fait passer à travers un jet d'eau rustique, entre des « buissons de lavande et de romarin du vert le plus tendre.

« Le prieur de cette retraite romantique est nommé par les « Marialnas, et c'est aujourd'hui que son installation a lieu. Il « nous pria si instamment de dîner avec lui pour cette occasion « que nous ne pûmes le lui refuser; mais comme le jour était « encore peu avancé, nous partîmes au galop pour visiter un « rocher célèbre appelé la *Pedra d'Alvidrar,* qui forme un des « traits les plus marquans du fameux promontoire appelé la « *Roche de Lisbonne.*

« Nous passâmes sur les confins d'un bois qui entoure le dé« licieux village de Collarès, pour arriver à une autre chaîne « de collines incultes qui s'étendent le long de la côte. Je « m'approchai des bords du rocher qui est d'une grande di« mension et presque perpendiculaire. Une quantité d'enfans « suivaient nos chevaux, et cinq garçons des plus robustes se « détachèrent de cette milice, et descendirent dans cet horrible « précipice avec un grand sang-froid; un surtout marchait les « bras étendus comme s'il était d'une nature différente de la « nôtre. La côte est vraiment pittoresque et formée de projec« tions hardies, entremêlées de rochers pyramidaux qui se « succèdent dans une perspective théâtrale; le plus éloigné est « couronné par une tour majestueuse qui sert de phare.

« Je n'ai pas d'expressions pour rendre la fraîcheur de l'at« mosphère et la lumière argentée qui est rejaillie par les va« gues. Du bord de l'abîme où je restai comme pétrifié, nous « descendîmes à la plage par un chemin tournant d'un demi-

« mille de longueur. Ici, nous nous vîmes entourés par un
« amphithéâtre bizarre formé par les rochers et où les Naïades
« auraient pu folâtrer. . . . .
« . . . .
« Quant au mugissement des vagues, il y a de quoi assourdir.

« Je ne m'étonne pas que l'imagination vive des anciens leur « ait fait croire qu'ils entendaient les conques des Tritons dans « ces cavernes retirées, ou que quelques graves Lusitaniens « aient déclaré que non-seulement ils les avaient entendus, « mais aussi qu'ils les avaient vus, ce qui leur fit envoyer un « message à l'empereur Tibère pour annoncer cet évènement « et pour le féliciter d'une preuve aussi éclatante de la protec- « tion des dieux.

« . . . .
« . . . .
« Notre promenade fut délicieuse; et, en descendant de nos « montures, nous trouvâmes le vieil *Abhade* avec Luis de « Miranda et entouré d'un synode pittoresque de bons reli- « gieux aux têtes chauves, aux barbes vénérables. . . . .
« . . . .

« On servit le dîner justement comme il aurait pu l'être à « Méquinès ou à Maroc. — Des *pillaux* de différentes espèces, « des cailles exquises et des pyramides de riz teint de safran. « Notre dessert, quant aux fruits et aux sucreries, fut des plus « abondans. »

Extrait de la seizième lettre sur le Portugal, par Beckford, traduction de madame C. D'A.

NOTE IV, page 144.

Antonio Féliciano de Castilho naquit à Lisbonne le 26 janvier 1800. Il avait à peine trois ans lorsque la petite-vérole mit en grand danger sa vie. Les soins les plus tendres, les plus

assidus et les plus éclairés lui furent donnés par une mère qui l'adorait et dirigés par son père, médecin de grand renom et alors professeur à l'université de Coïmbra.

Les soins maternels le rappelèrent à l'existence, mais ne purent le préserver d'un malheur bien grand, celui de perdre la vue. La cornée de l'œil droit, couverte de cicatrices, ne laisse percer aucun rayon de lumière; dans celle de l'œil gauche, quelques faibles parcelles ont conservé leur transparence et laissent passage à quelques rayons lumineux. M. de Castilho distingue le jour de la nuit et les couleurs très éclatantes des couleurs sombres, mais il ne voit point la forme des objets et n'a jamais pu par conséquent apprendre à lire. Néanmoins, le mal cruel qui causa sa cécité n'a altéré en rien la délicatesse et la régularité de ses traits, où se peint à-la-fois le génie, la bonté et je ne sais quelle candeur naïve, presque enfantine, qui donne à sa physionomie un charme indéfinissable. Sous le voile de ses longues paupières toujours baissées, on distingue la forme de ses yeux, grands et en amande, on devine qu'ils ont dû être parfaitement beaux. On le devine encore aux cils noirs et soyeux qui bordent ses paupières, à des sourcils d'ébène et admirablement dessinés.

M. de Castilho appartient à une famille où l'amour des lettres est héréditaire. Son père fut sensiblement affligé du malheur que nous venons de raconter, surtout parce qu'il craignait que la cécité de son enfant ne l'empêchât de recevoir, comme ses frères, une éducation soignée, de profiter des mêmes instructions que ceux-ci. Cette pensée était d'autant plus amère pour ce bon père, que le jeune Antonio était précisément celui de ses fils qu'il aurait voulu consacrer aux lettres.

Mais il dût être bientôt rassuré. Le jeune aveugle montra pour divers genres d'études ce goût passionné qui fait surmonter tous les obstacles, cette intelligence vive et prompte qui pénètre au fond des choses, alors qu'elle ne semble que les effleurer. Il voulut assister à toutes les leçons qu'on donnait à

ses frères et qu'on leur fit dès-lors oralement, afin qu'il en pût profiter. Ses progrès remplirent les maîtres d'étonnement. A quinze ans il avait suivi avec la plus grande distinction les cours préparatoires de grammaire, de rhétorique, d'histoire, de philosophie, de langue grecque et, ce qui doit surprendre bien davantage, de géométrie. Il serait trop long de dire par quelle méthode il parvint à se rendre habile dans cette dernière science, pour laquelle le secours de l'organe qui lui manque semble si indispensable.

Par un bonheur qui peut compenser bien des maux, le jeune Antonio trouva dans un de ses frères, plus âgé que lui de dix ou douze ans, un répétiteur plein de zèle, un ami incomparable. Ce frère (Auguste-Frédéric de Castilho, actuellement chanoine de la cathédrale de Lisbonne) s'était aussi consacré au culte des lettres. Il voua à son jeune frère une amitié qui ne s'est jamais démentie un instant. Par des lectures qu'il lui faisait, par des instructions orales, il lui enseignait chaque jour ce que lui-même apprenait par l'étude des meilleurs auteurs anciens et modernes, portugais et étrangers. Bientôt le talent poétique de M. de Castilho se révéla avec un grand éclat. Son frère, qui lui-même avait cultivé et cultive encore la poésie avec succès, fut ravi des premiers essais de son élève chéri. Il prévit avec bonheur une gloire qui devait surpasser la sienne, et ce goût commun pour la poésie resserra encore les liens de fraternelle affection qui unissaient déjà si étroitement deux hommes peut-être également remarquables. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici quelques vers bien touchans que M. de Castilho (Antonio) adresse à son frère et qui ont paru en 1837 dans son poème du *Printemps*, et la réponse non moins attendrissante que celui-ci glisse dans une note de ce poème, en le transcrivant, car il se faisait honneur d'*être le secrétaire* de son frère.

« Vejamos meu Irmão, a tua escolha.
« Eis tu como eu cingido de violetas;

« Ah ! quanto são ignas os gostos nossos !
« Abraça-me, cantor de Natureza !
« Um a outro, um pelo outro, aqui juremos
« Juntar sempre em busca-la a industria nossa.
« Abraça-me outra vez : nossa amizade,
« Nossa terna amizade e nosso estudo
« Aperte mais e mais do sangue os laços.
« Se jamais fado atros nos separasse!...
« Longe do pensamento esse impossinel !
« Duas vidas irmas que medrão juntas
« Tem uma sò raïz : dão flor, dão frutas,
« Nas mesmas estacoes e as horas mesmas.
« Quer benção mande o ceo, quer sopro de ira,
« Um so bem, um so mal abrange as duas,
« Em quanto uma existir persiste a socia.

A. Primavera, p. 181.

« E tu, meu caro Irmão, tu me arrabastes,
« Quando magico attraes aos sons da lyra
« As musas do Danubio a foz do Tejo.
« Oh ! dize-me onde as visto a natureza
« Virgem taô bella para ti sorindo ?
« La na idade infantil, quando tuos olhos
« Inda na luz, formosos se esprayavaò,
« Veio ella mesma perfumar-te o berço,
« Tingir-te em rosea cor dos ceos o espaço,
« Incher-te o ar de ignotas harmonias,
« De affeitos orvalhar-te o brando seio,
« E com magas visoes doirar-te os sonhos ?
« Sim veio; e quaes na mente que as affaga
« As maternas feiçoes impressas ficão,

« Taes seu olhar, e voz, e graça, e tudo,
« Te vivem, te reluzem pela mente,
« Doiraô-te escuridao, compoem-te um mundo.
« En silencio, te admiro a lungo tempo.
« E ate (que fui tão louco) osei co' as tuas
« Minhas forças medir, tentar-te a gloria.
« Naô somos nos irmâos, me disse en mesmo?
« Naô corremos ignaes no lungo estudo?
« Pois, ha de a lyra d'elle ousar prodigios
« Sem que, para a imitar desperte a minha?
« Mas que valle o desejo, o sangue, o estudo?
« Tu sabes remontar aos ceos n' um vôo.
« En tento, en me debato, ergo-me, caïo,
« No inglorioso châo cançado me adormeço:
« Sera pois d' elle sò a eternitade,
« Sò d' elle? — A sua gloria aos dois nos hasta.
« Quaes nossos coraçaos amor vincula,
« Tal has de unir a fama os nomos d'ambos.
« Com todo o eterno sopro enchendo a tuba,
« *Este e o moyor,* » diras, « *dos lusos vates!* »
« Diras depois mais baixo: « *Este com os olhos,*
« *Leo, estudio, do Irmão, do caro amigo.*

Nota do Sr Auguste Frederico de Casthilho, p. 166.

Dès l'âge de treize ans M. de Castilho, qui s'était livré avec une ardeur passionnée à l'étude des classiques, fit paraître quelques poésies latines qui excitèrent une grande admiration parmi les connaisseurs. A seize ans, il commença à faire des vers portugais. Une élégie sur la mort de la reine D. Marie Ire fut, je crois, le premier ouvrage qu'il publia dans sa langue maternelle. Cependant la poésie était loin d'absorber tout son temps. Il étudiait la botanique, l'histoire naturelle, la physique et fai–

sait un cours de droit à l'université de Coïmbre. Il ne l'avait point encore terminé lorsqu'il publia ses premiers essais dans la poésie bucolique : *les Lettres d'Écho et de Narcisse* et *le Printemps*. Le premier de ces ouvrages eut en peu d'années quatre éditions, chose rare en Portugal. Le second a été imprimé, comme nous l'avons dit, en 1837.

Cependant, son frère, dont nous avons déjà parlé, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il desservait une paroisse, et avait une agréable résidence dans un des sites les plus pittoresques de ce Portugal qui en offre tant de ravissans. Notre poète s'y fixa près de lui et continua dans cette solitude enchantée ses études et ses travaux. Cette belle nature qui l'entourait, il la voyait par les yeux d'un frère, il la peint comme s'il l'avait lui-même contemplée.

C'est là qu'il traduisit en portugais les métamorphoses d'Ovide et la plupart des tragédies de Ducis, car il possédait la langue française et plusieurs autres langues vivantes. Il fit paraître vers le même temps un poème intitulé : *A Noite do Castello*, *la Nuit du Château*, et diverses autres compositions. Pendant que le poète mettait au jour ces œuvres légères et brillantes, l'ecclésiastique, livré à des travaux graves et conformes à son état, publia plusieurs sermons et une traduction de la Pharsale de Lucain.

M. de Castilho s'est marié deux fois. L'histoire de son premier mariage est des plus romanesques. Une femme d'un très grand nom, Donna Maria-Isabelle de Buena-Coimbra-Portugal, était depuis l'âge de onze ans au couvent des Bénédictines de Variâo, à quatre lieues d'O'Porto. Elle avait pris le voile blanc des novices, mais n'avait point prononcé de vœux. Cette dame comptait dans sa famille un ancien et illustre poète, Antonio Ferreira; elle était parente d'un poète moderne non moins célèbre. Son père aimait aussi la littérature et lui en avait inspiré le goût.

Dans la solitude et le recueillement du cloître, elle s'était livrée à des études que peu de femmes entreprennent. Elle aimait par dessus tout la poésie. Plusieurs de ses ancêtres

l'ayant cultivée avec gloire, elle la regardait comme une des illustrations de sa famille, une partie essentielle de son blason. Les classiques portugais firent quelque temps ses délices. Puis, elle apprit et sut bientôt parfaitement les langues française, italienne et espagnole. Elle avait lu avec enthousiasme les ouvrages de M. de Castilho. Il paraît que *les Lettres d'Écho et Narcisse* lui avaient fait une impression que renouvela la lecture de la *Primavera*. Après avoir lu ce second poème elle adressa à l'auteur, à Coïmbre où il résidait alors, une lettre contenant ces seules paroles :

« S'il se présentait une Écho,
« Imiteriez-vous *ce* Narcisse ? »

Or, le Narcisse des lettres de M. de Castilho est un implacable ennemi de tout sentiment tendre. La réponse du poète à la jeune novice fut très différente de ces lettres-là, à ce que nous croyons. Cependant celle-ci avait donné une adresse qui n'était point la sienne et ne s'était point fait connaître. Une correspondance mystérieuse et très piquante par l'esprit qu'elle sut y mettre, s'établit entre elle et l'heureux aveugle. Mais, grâce au nom supposé qu'elle avait pris, il se passa plusieurs mois avant que le poète découvrît qui était son correspondant, quoi qu'il ne pût douter que ce ne fût une femme. Les lettres devinrent des deux côtés de plus en plus expressives. M. de Castilho trouvait entre lui et son correspondant une grande sympathie de caractères, une étonnante conformité de goûts, il se persuada que son bonheur ou son malheur dépendait uniquement de cette Écho, et la supplia de se faire enfin connaître. Après des instances réiterées, il obtint de lui être présenté, et peu après, en l'année 1834, ils furent unis.

M. de Castilho quitta Coïmbre après son mariage et se fixa à Lisbonne. Jamais on ne vit une union plus fortunée que celle de ces époux si bien faits l'un pour l'autre. Mais ce bonheur dura peu. Ils en jouissaient à peine depuis trois ans, lorsqu'une

mort prématurée enleva au poète une compagne qu'il idolâtrait. Il la perdit le 1er février 1837. Il a consacré à sa mémoire des poésies qu'on peut mettre à côté des vers les plus touchans de Pétrarque.

Il est dans la destinée de M. de Castilho d'inspirer de profondes affections, ou plutôt c'est un bonheur qu'il doit aux brillantes qualités qui le distinguent. Son talent poétique est si touchant, les pensées qu'il exprime sont si nobles, son âme sensible et passionnée se peint si bien dans ses œuvres, qu'on ne s'étonne pas que deux femmes également distinguées par leur caractère et par leur esprit aient su l'apprécier en le lisant. M. de Castilho a trouvé une seconde Écho non moins aimable, non moins affectueuse que la première, en mademoiselle Charlotte Vidal, qu'il a épousée, en 1838. Mme de Castilho, qui connaît plusieurs langues du nord de l'Europe, où elle a voyagé avec son père, lit et traduit en portugais pour son mari les poètes de la Scandinavie, elle lui sert très souvent de secrétaire. C'est elle qui a écrit sur un album qui lui fut envoyé les vers auxquels se rapporte cette note et plusieurs lettres en vers et en prose que je conserve comme un précieux souvenir de mon dernier séjour en Portugal. Je n'oublierai jamais les délicieux momens que j'ai passés dans la société de Mme et de M. de Castilho et de leur famille, et au milieu du petit cercle poétique que j'ai vu réuni chez eux. En leur payant ce tribut d'affectueux souvenir, il m'est bien doux de penser que je puis les regarder comme de vrais amis.

Voici les titres de quelques-uns des ouvrages de M. de Castilho, qui tous ont eu un grand nombre d'éditions : *Les Lettres d'Écho et Narcisse, le Printemps, Tribut d'un Portugais à la mémoire du libérateur* (1). *Amour et Mélancolie, la Nuit du Château, le Barde jaloux, Tableaux historiques.* Ce dernier ouvrage est d'une grande importance et d'une grande étendue. L'auteur le publiait par livraison

(1) Cet opuscule est une espèce d'oraison funèbre de l'empereur D. Pédro.

lorsque j'étais à Lisbonne il y a quelques mois. J'ai commencé sous ses yeux une traduction dont les premiers chapitres paraîtront dans peu de jours.

NOTE V, page 159.

L'ÉTOILE DES MERS.

Cette prière a été composée à bord et durant une violente tempête. Par suite d'un vœu fait au moment du plus grand danger, elle a été déposée depuis à la chapelle de Notre-Dame de la Garde, à Marseille. Pour faire ce dépôt l'approbation canonique de cette pièce par un évêque était exigée. Voici celle qui nous a été donnée :

« Pierre Giraud, par la miséricorde de Dieu et la grâce du « St.-Siège apostolique, évêque de Rodez;

« Nous avons lu avec un pieux intérêt l'hymne à la très Sainte « Vierge qui a pour titre *l'Étoile des Mers*. On ne peut exprimer « en plus beaux vers des sentimens d'une résignation plus chré- « tienne comme d'une confiance plus tendre dans la protection « de celle qui remplit de la gloire de son nom le ciel, la terre « et les mers. En conséquence nous en avons approuvé la pu- « blication et nous en recommandons la lecture comme très « propre à exciter et à entretenir dans les cœurs la piété envers « Marie.

« Donné en notre palais épiscopal à Rodez, sous notre seing, « notre sceau et le contre-seing de notre secrétaire-général. »

Extrait de *la Sentinelle de la Marine*, journal du Var :

. . . .

« La tourmente s'accroît, la destruction menace le navire. A « l'inquiétude a succédé l'effroi, aux imprécations le vœu et la « prière. Et la jeune Française, quel sera son *ex voto?* C'est ici « qu'il faut reconnaître la puissance de la foi ; aux plus faibles

« elle inspire le plus grand courage.... Cette femme croit et de
« plus elle est poète. Ses membres débiles ne peuvent la rete-
« nir sur le pont d'où les vagues menacent à chaque instant de
« l'arracher; elle s'y fait retenir par des liens et d'un regard
« avide contemplant la tempête, elle élève sa pensée vers la
» Vierge, vers la patronne des marins. Voici sa prière...

NOTE VI, page 171.

Sophie... ah ! ce doux nom fait rêver le poète.

Madame Sophie Pannier, à qui s'adressent ces lignes, est si connue par d'importans et beaux et grands ouvrages, que nous oserions à peine lui offrir ce faible hommage, si nous ne savions qu'elle est son indulgence. Qui n'a admiré ces écrits où la profondeur des pensées s'unit à tous les prestiges d'un style plein d'énergie, d'élévation et pourtant toujours facile, naturel et vrai ? On est fière de penser que c'est à la plume d'une femme que sont dues des œuvres telles que *le Prêtre*, *l'Athée*, telles que *le Déiste*, qui bientôt viendra mettre le sceau à la réputation de son auteur.

Je ne connaissais point Mme Pannier lorsque dans un moment d'isolement et de mélancolie le hasard mit entre mes mains un de ses ouvrages les plus touchans, *le Prêtre*. Dès cet instant je désirais vivement la voir, la connaître, être aimée d'elle, moi qui l'aimais déjà. Je me hasardai à lui adresser quelques vers auxquels elle répondit par ceux-ci :

RÉPONSE.

« Viens, je t'attends, mes bras te sont ouverts,
« Viens avec ces autres toi-même ;
« Avec ta mère et tes beaux vers,
« J'aimerai ce que ton cœur aime.

« Mais quoi ! si jeune encor et déjà le destin
« A mêlé des soucis aux roses de ton âge !
« Si jeune et ton brillant matin
« Semble obscurci par un nuage !

« Je ne me trompe pas, Pauline tient des cieux
« Le mal si doux de la mélancolie,
« J'ai vu des larmes dans ses yeux
« Et sur ses traits l'angoisse de la vie.

« C'est ainsi que sont faits tous ceux qui, comme toi,
« Cachent le feu sacré sous une forme humaine ;
« Tous ceux qui vers le ciel s'élèvent par la foi :
« Tous ceux auxquels pèsent leurs chaînes.

. . . .

« Poétique rosier, les pleurs te font éclore ;
« *Sur le sol des heureux tu végètes... tu meurs !*
« La gaîté te flétrit, l'espoir te décolore,
« Sous l'épine cruelle, il faut chercher tes fleurs

. . . .

« Ne te plains pas toi dont les chants si doux
« Des anges te font l'interprète :
« Heureuse, tu serais terrestre comme nous,
« Le malheur te rendit poète !

Sophie Pannier.

NOTE VI, page 134.

Et fonde le royaume de Grenade.

« Ce royaume célèbre était situé dans la partie méridionale de « l'Espagne, sur les bords de la Méditerranée et défendu du « côté de la terre par des montagnes hautes et escarpées. Au « centre s'élevait la ville de Grenade, abritée par la Sierra « Nevada et couvrant deux collines séparées par la rivière du « Darro.

« L'une de ces collines était couronnée par le palais du roi et « la forteresse de l'Alhambra, capable de contenir une armée « de quarante mille hommes.

« En face de la colline sur laquelle est situé l'Alhambra s'éle- « vait sa rivale dont le large plateau était couvert de maisons et « dominée par une forteresse appelée l'*Alcazaba*.

« Les côtés de ces collines étaient pareillement occupés par « des habitations au nombre de soixante-dix mille, séparées, « selon l'usage des Arabes, par des rues étroites et de petites « places. Les maisons avaient dans l'intérieur, des cours et des « jardins plantés d'orangers, de citronniers et de grenadiers qui « donnaient à la ville un aspect charmant.

« L'ensemble était entouré de hauts remparts de trois lieues de « circuit avec douze portes et plus de mille tours fortifiées. »

Histoire de la conquête de Grenade.

« Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfon- « cement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une « *grenade* entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. »

CHATEAUBRIAND.

NOTE VII, page 140.

Grenade surprise fut conquise.

« La capitulation pour la reddition de Grenade fut signée le « 23 décembre 1491 et toutes les hostilités cessèrent. Les chré- « tiens et les Maures purent de nouveau se mêler avec cour- « toisie sur les bords du Xenil et du Darro, où quelques jours « auparavant leur rencontre eût été marquée par du sang.

« En attendant, comme les Maures pouvaient recevoir, dans « l'espace de temps qui leur était accordé, des hommes du « dehors, Ferdinand continua de surveiller strictement la ville « et donna l'ordre aux garnisons qui occupaient les forts ainsi « qu'à ses croiseurs dans le détroit de Gilbraltar, de s'opposer « vigoureusement à toute intervention de la part du soudan « d'Égypte ou des princes barbaresques.

« Mais ces puissances étaient trop embarrassés de leurs propres « guerres, ou trop intimidées par les succès des armes espa- « gnoles pour soutenir une guerre désespérée et les Maures de « Grenade furent abandonnés à leur destinée.

« Le mois de décembre touchait à sa fin, la famine était ex- « trême et il n'y avait aucun espoir d'un évènement favorable « dans le terme fixé par le traité. Boabdil ne put voir les mi- « sères de son peuple se prolonger plus long-temps. Du consen- « tement de son conseil il résolut de rendre la ville le 6 janvier « suivant.

« Le 30 décembre il envoya à Ferdinand son grand-visir Joseph « Aben-Comixa avec quatre cents otages pour faire connaître « ses intentions à ce monarque et lui offrir en présent un ma- « gnifique cimeterre et deux coursiers arabes richement capa- « raçonnés. »

Hist. de la conquête de Grenade.

Un fanatique, Santon, appelé Hamet-Aben-Zarah, ayant excité des troubles dans Grenade en exhortant les musulmans à ne pas souffrir que leur roi rendît la ville aux chrétiens, et Boabdil

craignant de voir ces scènes de violence se renouveler, en fit instruire Ferdinand et lui offrit de livrer la place dès le lendemain, ce qui fut accepté.

En remettant au prince chrétien les clefs de Grenade : *Ces clefs*, dit le triste Boabdil, *sont tout ce qui reste en Espagne de la domination arabe. Maintenant tout vous appartient, nos trophées, notre royaume, nos personnes! Telle est la volonté d'Allah ; usez maintenant, ô prince, de la clémence que vous nous avez promise et que nous attendons de vous!* Ferdinand, et surtout son héroïque épouse Isabelle, consolèrent le roi maure par des paroles pleines de bonté et de courtoisie. Lorsque Boabdil voulut baiser leurs mains victorieuses, ils se refusèrent à cet hommage, et Isabelle, avec une grâce infinie, ordonna que le fils du malheureux prince maure qui se trouvait comme otage près des rois chrétiens, fût rendu à son père.

Boabdil se retira ensuite avec quelques guerriers maures dans les Apulxaras; de longs soupirs s'échappèrent de sa poitrine, des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. A deux lieues de la ville, jetant sur elle un dernier regard, il s'écria : *Allah Achbar!* mais les larmes lui coupèrent la voix. Ayxa, mère de ce faible monarque, lui dit alors avec amertume : *Pleurez ; il vous sied de pleurer comme une femme ce beau royaume que vous n'avez su défendre comme un homme.*

Allah Achbar! répéta Boabdil, *quelles infortunes ont jamais égalé les miennes?* Le lieu où cette scène se passa est encore appelé *El ultimo suspiro del Moro*, le dernier soupir du Maure.

NOTE VIII, page 184.

LA CATHÉDRALE DE RODEZ.

« Rodez a été regardée de tout temps comme la capitale et la « plus ancienne ville du Rouergue. Les Gaulois et les Romains « après eux, l'appelaient *Segodunum;* nom dont quelques au- « teurs se sont amusés à chercher l'étymologie Ils ont prétendu

« que sego-dunum est composé de deux vieux mots celtiques « qui signifient *eminence aqueuse*, à cause, disent-ils, que Rodez « est entouré de marécages. D'autres, moins subtils, mais « peut-être plus fondés, ont prétendu que Rodez, comme plu- « sieurs autres villes, tirait son nom de son fondateur ou de « quelque évènement particulier. Mais on ne peut faire que des « conjectures sur le nom comme sur l'époque où la ville fut « fondée, à cause de son ancienneté qui remonte bien avant « l'ère chrétienne.

« On lui donna ensuite le nom de Ruthena ou de *Civitas Ruthe-* « *norum*, à cause d'une idole nommée *Ruth*, qui fut long-temps « dit-on, l'objet du culte des anciens *Ruthènes* : les peuples « de Rouergue sont ainsi appelés par des auteurs qui vivaient les « uns avant, les autres après J.-C. (1), ce qui prouve qu'il y « avait déjà long-temps qu'ils offraient leur encens à cette divi- « nité lorsque son culte fut aboli dans le cinquième siècle.

« Lorsque la religion chrétienne eut succédé en Rouergue au « culte de Ruth, les Ruthenois s'empressèrent d'élever des tem- « ples au Dieu des chrétiens. Grégoire de Tours et Sydonius- « Apolinaris (2) font mention d'une église de Notre-Dame bâtie « d'abord par Dalmatius, évêque de Rodez, et de celle de *Saint-* « *Amans*, peut-être plus ancienne encore, qui fut d'abord sous « l'invocation de saint Pierre et de saint Paul.

« L'église cathédrale fut laissée imparfaite par Dalmatius ; « mais un de ses successeurs, Deusdedit, y mit la dernière main « sur la fin du septième siècle. Ce fait est constaté par une inscrip- « tion qu'on lit encore dans l'église cathédrale et qui porte que « cette église s'était écroulée subitement le 16 de février 1275 « avec le clocher qui était d'une très grande élévation ; au mois « de janvier suivant on arracha des décombres l'autel de la « Vierge, dans l'intérieur duquel on trouva trois châsses de

(1) Selon Strabon qui vivait l'an 11 de J.-C. et Ptolémée l'an 138.

(2) Grég. Touri. lib. 5.

« plomb remplies de reliques que *l'évêque Deusdedit d'heureuse* « *mémoire y avait placées environ sept cents ans auparavant.* Cette « époque se rapporte à l'épiscopat de Deusdedit, au septième siè-« cle : ce qui prouve que Deusdedit continua l'ouvrage commencé « par Dalmatius. On tira en même temps de ces ruines trois « autres autels, dont deux (dédiés l'un à saint André, l'autre à « saint Martial) étaient placés sous une voûte, au-dessus de « laquelle était le troisième consacré à saint Jean l'Évangéliste. « Tous ces autels étaient aussi remplis de reliquaires autour des-« quels on lisait diverses inscriptions dont les caractères et le « style constataient l'ancienneté des autels et l'authenticité des « reliques qui y étaient renfermées.

« Raimond de Caumont, qui était évêque lorsque cette chute « arriva, employa tous ses soins pour la reconstruction de cet « édifice.

« Il chargea l'un de ses ecclésiastiques d'y présider sous le « titre de *chanoine ouvrier*, auquel il assigna pour sa dotation, outre « la prébende canoniale, le prieuré de Saint-George de Camboulas, « à la charge par lui de fournir tous les ans à la *fabrique* une « portion de ses revenus. Il céda lui-même pour cet édifice une « partie de son palais épiscopal qui y était contiguë et qui s'éten-« dait alors depuis la porte de Saint-Martial, aujourd'hui porte de « l'Évêché, jusqu'à la maison du chapelain qui desservait la pa-« roisse, laquelle maison faisait partie de l'ancien cloître des « chanoines. Par cette cession on eut le moyen d'agrandir de « plusieurs toises l'église cathédrale dans sa partie inférieure et « de la prolonger hors des murs de la ville dans l'enceinte des-« quels elle était close auparavant. Le palais épiscopal qui occu-« pait auparavant toute la partie inférieure de la Place d'Armes, « se trouvant réduit à un petit bâtiment au-dessus de la porte « Saint-Martial, Raimond de Caumont, pour y suppléer, acheta « d'un gentilhomme de Rodez, nommé Corbières, la tour qui « porte encore ce nom avec le terrain sur lequel ses successeurs « ont bâti depuis un nouvel évêché et pratiqué les jardins et les « cours qui en font partie. »

« Raimond de Caumont, outre la partie de sa maison qu'il « avait cédée pour la reconstruction de la cathédrale, légua en-« core à cette église par son testament la grosse cloche qui « porta toujours son nom, quoiqu'elle ait été refondue sept fois « et considérablement augmentée depuis cette époque, comme « on le voit par l'inscription gravée autour des anses.

« Malgré les soins de l'évêque Caumont pour la reconstruction « de l'église, elle resta dans un état d'imperfection environ deux « cents ans. Les évêques y faisaient travailler par intervalle, « comme on peut s'en convaincre par leurs écussons qu'ils y fai-« saient placer à mesure que l'ouvrage s'avançait, mais chacun « laissait à son successeur le soin d'y mettre la dernière main. « Bertrand de Chabuçon la fit agrandir depuis la troisième co-« lonne du côté de la Place d'Armes. On voit son armorial (1) gravé « sur plusieurs endroits de la partie occidentale de cette église. « Cet évêque fit faire aussi les stalles du chœur avec le jubé qui « est à l'entrée, les galeries qui l'entourent et le trône épiscopal, « mais il laissa imparfaite la partie inférieure de l'église.

« Il était réservé à François d'Estaing de couronner l'œuvre. « Il y travailla avec le zèle dont il fut toujours animé pour la « dignité du culte, et il mit enfin cette église dans l'état où elle « est de nos jours. Il fit outre cela entourer le chœur de tous ces « festons, feuillages, figures d'hommes, d'animaux, de mon-« stres et autres ornemens qu'on y voit encore et dont on admire « plus aujourd'hui la délicatesse que le goût. Il fit placer dans le « chœur ce balustre et cette colonnade de cuivre dorée qu'on a « fait supprimer pour y substituer des embellissemens plus con-« formes au goût de l'architecture moderne quand la révolution « est arrivée.

« Il fit bâtir la magnifique tour qui sert de clocher, un des « plus superbes monumens d'architecture gothique qui existe en « France. L'ancien clocher était une masse de charpente cou-

(1) Il portait écartelé d'or et de gueules, à la bordure de sable semé de fleurs-de-lis d'or.

« verte de plomb, assise sur une pile carrée de pierres de taille « qui sert aujourd'hui de base à la nouvelle tour. Tout ce vaste « édifice fut consumé par les flammes le 28 avril 1510, pendant « la nuit. L'incendie fut si violent que les cloches furent fondues, « et les habitans, que ce triste évènement avait tous mis sur « pied, voyaient couler au milieu des horreurs de la nuit un « torrent de métal fondu par les ouvertures de la tour. Le peu- « ple ne manqua pas d'attribuer ce malheur au feu du ciel, à « cause des discussions dont on était témoin chaque jour entre « François d'Estaing et les chanoines qui ne voulaient pas se « soumettre aux sages réglemens que le saint prélat leur avait « prescrits, soit pour la conduite extérieure, soit pour les offices « du chœur; mais une inscription qu'on lit au bas de cette tour, « en dehors, nous apprend que l'embrasement n'avait pas une « cause surnaturelle et qu'il fut occasionée par quelques char- « bons mal éteints que des ouvriers avaient laissés le soir par « imprudence sous le toit de l'horloge qu'on réparait.

« Quelle que fût la cause de cet incendie, ce fut, s'il est per- « mis de parler ainsi, un heureux malheur; puisqu'il fit naître « dans l'esprit de François d'Estaing le projet d'un édifice qui « fait aujourd'hui l'admiration des Ruthenois et des étrangers. « Au-dessus de la pile carrée qui servait de base à l'ancien clo- « cher, il bâtit une tour octogone à jour, chargée de tous les « ornemens gothiques que l'imagination suggéra à l'architecte. « Il termina la partie supérieure en dedans par un escalier en « forme de lanterne, par lequel on monte à la plate-forme « qui lui sert de toit, du milieu de laquelle s'élève une tournelle « qui soutient la cloche de l'horloge et qui est couverte par une « énorme statue de la Vierge. Cette statue était d'abord en cuivre « doré dont l'éclat éblouissait les spectateurs à plusieurs lieues « de distance, mais ayant été fondue d'un coup de foudre en « 1585, elle fut remplacée par une semblable en pierre, telle « qu'on la voit aujourd'hui. Du sommet des quatre angles de « l'ancienne pile carrée, il fit élever à dix toises de distance des « fondations quatre autres petites tours qui accompagnent la

« principale et qui sont toutes couronnées par un dôme au-des-
« sus duquel on voit la statue d'un des quatres évangélistes,
« qui, l'encensoir à la main et la face tournée vers la Vierge,
« semblent rendre continuellement leurs hommages à la reine
« des cieux.

« La hauteur de la tour, depuis le pavé de l'église jusqu'à la
« plate-forme, est de deux cent six pieds six pouces, et jus-
« qu'à la tête de la statue de deux cent cinquante-sept pieds
« sept pouces. Cette tour tient au corps de l'église, mais elle est
« extérieure à son plan. Quant au corps de l'église sa disposi-
« tion est en croix latine terminée en demi-cercle du côté de
« son chevet. Sa grande nef est accompagnée de bas côtés qui
« lui forment un péristyle général; en dehors de ces bas-côtés,
« on trouve une suite de chapelles qui forment sa dernière
« enceinte.

« La longueur de l'édifice est de cinquante toises, la largeur
« de la croisée de dix-neuf toises; la hauteur sous la clef de la
« voûte est de dix-sept toises; la superficie extérieure d'environ
« huit cent quatre-vingt-quinze pieds neuf pouces carrés.

Mémoires pour servir à l'histoire du Rouergue
par l'abbé Bosc.

TABLE.

Préface . . . . page v
Le Foyer éteint 3
L'Alcyon au cap. Elégie 5
Traduction de la pièce précédente, en portugais, par M. A. G. 9
Les Tribus exilées. 14
Stances. 17
Souvenirs de la patrie. Romance 20
Adieux à une amie. 24
A Mademoiselle Charlotte W. qui me priait de monter ma lyre en sa faveur. 27
Consolation. 30
A M. Monteil en lui offrant un exemplaire de la Violette d'or. 35
A Madame Vitoux. 37
Leila, ou l'orpheline de Grenade. 42
Palmina ou la Harpe magique. 45
Prière d'un petit nègre nouvellement baptisé. 56
Vers écrits dans un album. 59
A monsieur A. G. sur son poème de Camoens. 60
Fragment écrit à Cintra 63
Vers sur la mort de Walter Scott 79

Vers écrits sur un album. 83
Doux souvenir. 84
Chant pour l'inauguration de N.-D. de l'île. 86
Improvisation. 90
Invocation. 92
Souvenez-vous de moi 96
Ballade du pays de Galles. 99
Les adieux du Damoisel. Romance. 103
L'Étoile du poète. 105
L'Antre de Viriate 107
Un Jour. 116
Sur deux oiseaux qu'on avait séparés. 121
Le Soleil. 123
A la Madeleine de M. Gayrard. 127
Grenade. Fragment d'un ouvrage inédit sur l'Espagne et le Portugal 128
A monsieur de Castilho, sur son poème de la Primavera. 144
Réponse de M. de Castilho. 147
A madame de Castilho. 151
A M. de ***. Réponse à une épître. 154
Ta douce voix sèche mes larmes. 157
L'Étoile des mers. 159
Envoi à Mesdames de ***. 166
Soufflez pour moi, vent du retour. 168
A Madame Sophie Pannier. 171
Les inondations et la charité chrétienne. 177
La cathédrale de Rodez. 184
Une voix du ciel. 193
Espoir. 202
Notes. 207

FIN.

rages publiés par la même librairie



BRANCHES D'OLIVIER.

Recueil de poésies chrétiennes, par MM. Louis Veuillot, Raymond Brucker, Alfred de Montreuil, etc., etc. 1 beau vol. grand in-18 .... 3 fr.

LE NOUVEAU CORRESPONDANT.

Recueil semi-périodique, philosophique et littéraire, paraissant par volume grand in-18 de 3 à 400 pages.

Chaque volume séparément .... 3 fr.

Souscription à 3 volumes consécutifs .... 8 fr.

LE MOIS DE MARIE.

Ou nouvelle Imitation de la sainte Vierge, par madame Tarbé des Sablons, approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Paris, édition illustrée de 16 gravures sur acier, avec ornemens et culs-de-lampes. 1 beau vol. grand in-18. .... 6 fr.



Imprimé chez Paul Renouard, rue Garancière, n. 5.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 615 254 0